

La traînée des fous 3
vers l'invisible



Bruno Jetté

La Plume d'Or

La traite des fous 3

Vers l'invisible

Bruno Jetté



Conception graphique de la couverture: M.L. Lego

Photo de la couverture: Bruno Jetté

L'auteur tient à préciser que tous les événements relatés dans ce roman relèvent de la fiction. Tous les personnages, morts ou vivants, sont purement imaginaires. Ce roman étant une œuvre fictive, certains faits réels peuvent cependant s'y glisser par coïncidence, mais ils s'inscrivent eux aussi dans un cadre fictif et les personnages qui les incarnent sont tout aussi fictifs. Patronymes, caractères, lieux, dates et descriptions géographiques sont soit le produit de l'imagination de l'auteur, soit insérés dans cette fiction. Malgré les efforts entrepris pour rendre le langage psychanalytique, psychiatrique et psychologique avec le maximum d'exactitude, certaines erreurs ou faux sens sont inévitables. L'auteur s'en excuse sincèrement.

Mot de l'éditeur:

L'auteur ayant certifié que tous les personnages et situations relatés dans le présent roman relèvent de la pure fiction, l'éditeur se dégage de toute responsabilité en cas de poursuite judiciaire.

© Bruno Jetté, 2013

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales
du Québec, 2013

ISBN: 978-2-924224-25-0

Éditeur:

Les Éditions La Plume D'or

4604 Papineau

Montréal, Québec, Canada

H2H 1V3

514-528-7219

<http://editionslpd.com>

Helly entra dans l'atelier en pleurant.

-Mon père est mort! me lança-t-elle.

-Mourir, ça peut arriver à n'importe qui, lui répondis-je.

-Tu n'as pas de cœur! cria-t-elle.

-C'est une affaire entre ton père et la mort, ça ne me concerne pas.

Elle regarda le plancher comme pour y retrouver quelque chose qu'elle aurait perdu.

CHAPITRE I

J'attendais un bijoutier de New York. Il voulait que je lui produise des esquisses d'après un ancien manuscrit du IV^e siècle. J'étais au Panama depuis quatre ou cinq mois et si quelqu'un se donnait la peine de venir de New York pour que « moi » je lui fasse des esquisses, il y avait nécessairement une raison.

J'avais passé mon enfance dans un orphelinat à jouer aux cartes et à dessiner. J'étais même arrivé à faire mon autoportrait les yeux bandés. C'est à partir de cet instant que l'on a sérieusement pensé à « exploiter » mon talent. De fil en aiguille, je me suis ramassé en psychiatrie. J'exorcisais mes angoisses et mes peurs au moyen de la peinture. Turgeon, un ami, et Diane, ma compagne de vie de l'époque, m'avaient organisé un vernissage. Helly (Hélène D'Agostino, de son vrai nom) se trouvait alors en visite à Montréal et, par hasard, était venue à mon vernissage. Depuis cinq générations, les D'Agostino investissaient dans l'art. Une trentaine de galeries à travers le monde, des collections de tableaux parmi les plus rares et des subventions phénoménales aux musées faisaient de cette famille l'une des plus en vue d'Amérique latine. Riches propriétaires terriens de par leurs ancêtres, les D'Agostino du Costa-Rica faisaient aussi partie de « l'aristocratie » du pays. Le soir de mon exposition, Helly m'avait proposé d'aller peindre au Panama. Elle y avait une galerie d'art et m'offrait de subventionner mon atelier d'artiste. En quelques semaines, mon nom était déjà connu à New York et dans les grandes villes du monde. « Cet homme est fou! », lui avait dit son père. Deux nuits plus tard, il mourait comme pour faire exprès.

Helly m'interrompit dans mes pensées.

-Tu as raison, dit-elle. Ce n'est pas ta place.

-Qu'est-ce qui n'est pas ma place? demandai-je.

-Les funérailles de mon père.

-Et pourquoi penses-tu que les funérailles de ton père ne sont pas ma place?

-Parce que tu es une bête et les bêtes, on ne les invite pas dans les funérailles! me hurla-t-elle aux oreilles.

-Je ne sais pas trop comment t'expliquer ça, dis-je, mais j'ai l'impression que nous commençons à nous haïr et, pour ma part, je suis royalement écœuré de t'entendre caqueter comme une poule qui sort d'un caveau.

-Tu t'en fous que je sois malheureuse! lança-t-elle.

-Je n'aime pas te voir malheureuse, mais je ne peux pas jouer la comédie. On dirait que c'est toi, la morte.

-Pourquoi es-tu si méchant avec moi?

-Parce que je ne veux pas retomber dans les ténèbres des souvenirs, parce que tous ceux qui étaient près de moi sont morts les uns après les autres, parce qu'une partie de moi est morte et l'autre partie court après un train aveugle.

Sur ce, le bijoutier entra.

-Helly chérie, fit-il, j'ai appris la terrible nouvelle. S'il te faut quoi que ce soit, tu peux compter sur moi!

-Je ne suis pas certain que ce serait une bonne affaire, me permis-je.

Helly me foudroya du regard. Le bijoutier commença à avoir un tic nerveux. Il se mordillait les lèvres à intervalles réguliers.

-Vous sortez de chez le dentiste? lui demandai-je.

Helly ne lui laissa pas le temps de répondre et dit:

-Ne vous en faites pas, chaque fois qu'il ouvre la bouche, c'est pour dire une stupidité.

Le bijoutier marcha vers un fauteuil en se déplaçant comme une épave. Il se confondait parfaitement avec un morceau de tapisserie que j'avais cloué au mur dans le but de peindre quelque chose par-dessus.

-En fin de compte, commença-t-il, j'ai rencontré un étudiant en arts graphiques à l'Université de New York qui prétend que vous êtes la meilleure personne pour produire les esquisses dont j'ai besoin. C'est un prêtre défroqué qui

aurait étudié avec vous *la cosmologie du moine Cosmos*, du temps où il était au séminaire. Il se nomme Phil Trump, mais je doute que ce soit son vrai nom.

-Son vrai nom c'est Philippe Trompette, l'informai-je.

-Naturellement, continua le bijoutier, j'ai fait des recherches sur ce moine Cosmos et ce dernier prétendait que le « Monde » était rectangulaire et deux fois plus long que large. Le moine prétendait aussi que la terre était une île plate au milieu du « Monde » et que cette île était entourée d'eau, mais vous savez certainement tout ça. Ce qui m'intéresse particulièrement, c'est que le moine disait qu'il existait une seconde « Terre », un peu plus loin, qu'on appelait le Paradis. Selon ses écrits, ce serait là que se trouvait l'homme avant que Noé ait emmené tout le monde sur la terre actuelle. Je possède un ancien manuscrit qui parle aussi d'une seconde « Terre », appelons-la le Paradis, mais dans mon manuscrit, cette autre terre porte un autre nom et Noé ne serait pas le nom d'un homme, mais celui d'une tribu se trouvant quelque part en ce que nous nommons aujourd'hui le Pérou.

-Mais où voulez-vous donc en venir avec cette histoire?

-Attendez, s'il vous plaît, dit l'homme, j'y arrive! Ce fameux moine a-t-il vraiment existé, dites-moi?

-Oui, répondis-je. Il aurait existé environ deux siècles après Saint-Augustin et il aurait écrit une bonne douzaine de livres pour préciser son modèle du monde. Mais où diable est passée Helly?

-Arrête de faire l'idiot, dit-elle en riant. Je suis devant toi.

-Accepteriez-vous de participer à une expédition? me proposa le bijoutier.

-Écoutez... votre histoire est trop complexe. J'avais l'impression qu'il me fallait simplement faire quelques esquisses et vous me parlez d'expédition!

-C'est presque ça, enchaîna le bijoutier en jetant promptement un coup d'œil vers Helly. C'est que ma fille est devenue aveugle. Lorsqu'elle était en vacances en Bretagne, elle a rencontré une supposée prêtresse qui prétendait enseigner des pratiques magiques. Et cette supposée prêtresse lui a fait boire du mercure mélangé avec du venin de serpent et des plantes hallucinogènes. Le but de tout ça était de produire des visions, de voler dans l'espace comme « Hermès-

Mercure » et de pouvoir devenir invisible du fait que le serpent possède la propriété de changer de peau. Comme l'explique le moine, il y aurait eu deux terres entourées d'eau ou deux îles, si on l'interprète différemment. Mon manuscrit parle aussi d'une seconde île, mais cette île ne porterait pas le nom de « Paradis », mais plutôt celui de « l'Île du Saphir. » Le saphir est une pierre précieuse qui aurait la vertu d'enlever les maux d'yeux. Mais l'histoire ne s'arrête pas là, continua l'homme. Dans le livre du moine, Noé aurait emmené tout le monde sur la terre actuelle. Dans mon manuscrit, « Noes » était un chef de tribu qui aurait emmené son monde sur une île qui porterait le nom de l'île des Invisibles. Pour finir, d'anciens documents racontent que les conquistadors espagnols auraient vu plusieurs de leurs soldats devenir aveugles après s'être fait mordre par des serpents pendant la conquête de l'Amérique du Sud. Il y est aussi écrit, en apocryphe, que certains soldats auraient retrouvé la vue grâce à un remède fabriqué par un sorcier de la tribu des Invisibles.

-Vous n'allez tout de même pas me demander d'aller sur l'île des Invisibles et de vous ramener un « sorcier invisible » pour qu'il guérisse votre fille! m'exclamai-je pratiquement hors de moi.

-Ne riez pas! dit l'homme. Vous seriez surpris de savoir qu'il y a seulement quatre cents ans, une expédition a été entreprise dans ce but, mais tous les hommes qui y ont pris part ont été brûlés vifs sur les bûchers de l'Inquisition. Mais je ne vous demande que « d'esquisser » une sorte de carte géographique établie d'après mon manuscrit pour trouver cette île. Tout ce que nous savons à ce jour, c'est qu'elle est quelque part au Pérou. Vous comprendrez, dit encore l'homme avec les larmes aux yeux, que je suis prêt à tout pour que ma fille retrouve la vue.

Helly me regardait d'une étrange façon.

-Tu la connais sa fille? la questionnai-je.

-C'est une cousine, répondit-elle.

-Si vous me rapportez l'antidote, ajouta l'homme, je ferai de vous l'un des hommes les plus riches du continent.

-Êtes-vous vous-même riche à ce point? m'enquis-je.

-Tu ne peux même pas imaginer, répondit Helly.

-Alors pourquoi perdez-vous votre temps comme bijoutier?

-Si vos tableaux se vendaient des centaines de millions et si quelqu'un vous demandait « Pourquoi perdez-vous votre temps à peindre? », que lui répondriez-vous?

-Et si je participe à l'expédition et que je ne trouve ni votre île ni ses « invisibles », que se passera-t-il?

-Si vous ne trouvez pas l'île, c'est que vous n'aurez pas su faire correctement les esquisses, car l'île existe, j'en ai la certitude. À savoir s'il y existe ou non une tribu, je m'en remets entièrement à vous. De toute façon, les gens qui vont vous accompagner pourront prouver vos dires, alors le contrat restera le même.

-Si j'accepte votre offre, j'exige qu'il me soit possible d'emmener quelques personnes avec moi.

-Tout ce que vous me demanderez, je vous l'accorde d'avance. Mais je vous en supplie, Monsieur, aidez-moi!

-Vous n'avez pas essayé la médecine conventionnelle?

-Bien sûr que oui, dit l'homme. Les meilleurs spécialistes de la vue s'entendent unanimement sur une chose: ce n'est pas le mercure qui est la cause de son malheur, c'est le venin de serpent. Même l'armée n'a pas d'antidote contre ce venin. Ils sont même prêts, eux aussi, à payer le prix fort pour se le procurer.

-Et la prêtresse, où a-t-elle pris le venin?

-Une annonce, dans le journal, sous la rubrique *Ésotérisme*: « Sorcier vend tout, cause départ. » Nous avons tout fait pour retrouver ce sorcier, mais ce fut peine perdue, il avait disparu.

-Il est peut-être parti rejoindre vos petits amis « invisibles », lançai-je à la blague.

L'homme resta un moment silencieux et finit par dire: « Qui sait? »

-Je connais un certain Adrien, l'informai-je. Il est interné à Montréal. C'est un génie. D'ailleurs, on le sort une fois par semaine pour qu'il puisse donner un cours à l'université. J'aimerais lui parler de tout ça avant de prendre une décision. J'ai aussi un bon ami à moi qui se nomme Turgeon, mais je doute que sa femme le laisse partir. Il y a bien sûr mon psychiatre qui accepterait sur-le-champ. Et vous, combien de personnes envisagez-vous d'emmener avec vous?

-Moi, je n'y vais pas, répondit le bijoutier, j'ai le cancer et je suis presque mort.

-C'est très encourageant pour moi! répliquai-je.

-Ne vous en faites pas pour ça. J'ai pris toutes les dispositions nécessaires pour que vous receviez tout ce que vous serez en droit d'obtenir si je devais mourir avant votre retour. Mais pour répondre à votre question, moi je n'y vais pas, mais ma fille tient mordicus à y aller.

-Comment ça?

-Elle veut absolument participer à l'expédition, mais ce sera à vous de la dissuader de le faire.

-Si je comprends bien, rétorquai-je, je partirais avec une aveugle sur une île, quelque part au Pérou, pour trouver un sorcier invisible qui acceptera de me concocter un antidote contre la cécité... que je devrai ensuite vous rapporter... À ce compte-là, comme je le disais plus tôt, pourquoi ne pas ramener tout simplement un « invisible » avec moi et aller souper au restaurant avec lui avant de vous le remettre?

-Ce serait sans aucun doute la meilleure solution, convint le bijoutier, mais c'est à vous de décider.

-Mais vous me prenez pour un fou! m'exclamai-je.

-Non, fit l'homme. Je ne vous prends pas pour un fou. Je sais de source sûre que vous l'êtes.

-Et d'où tenez-vous votre source sûre?

-De votre bon ami Turgeon! Vous ne croyez tout de même pas que je vous demanderais une telle chose sans avoir d'abord enquêté sur vous! Il faut être complètement fou pour accepter de faire ce que je vous demande et en même temps, posséder une intelligence bien au-delà de la moyenne. Votre ami Turgeon me garantit que vous avez les deux, mais il dit que lui-même n'est pas assez fou pour accepter une telle offre. Votre psychiatre, par contre, accepte volontiers... vous aviez donc raison sur ce point. Il va de soi, continua-t-il, qu'à partir de maintenant, tous vos frais seront portés à mon compte. (Sur ces mots, il me tendit une carte de crédit à mon nom.) Et j'ai pris sur moi de vous faire accompagner par un garde du corps où que vous alliez. Je ne veux surtout pas qu'il vous arrive quoi que ce soit de fâcheux durant les trois prochains mois, car je vous donne trois mois pour me donner votre réponse et trois autres mois pour vous préparer, vous, et ceux que vous choisirez pour partir en expédition. Si vous refusez, vous ne me devez rien et si vous acceptez, je vous dois tout. On m'a dit que vous étiez un « joueur ». Je crois que vous avez les meilleures cartes en main.

-Une dernière chose, exprimai-je. Vous avez raison, je suis un joueur, mais lorsque je joue, je veux être le maître du jeu. Je veux donc, si j'accepte, être le chef incontestable de l'expédition et croyez-moi, j'ai travaillé assez longtemps en psychiatrie pour trouver des personnes qui sauront le faire comprendre à ceux qui auraient l'idée de s'y opposer.

-Très bien, accepta le bijoutier, vous serez le chef incontestable de l'expédition. Autre chose?

-Pour l'instant, non! Mais je dois rentrer à Montréal!

J'ai dormi durant tout le voyage pour ne me réveiller qu'au moment de l'atterrissage à l'aéroport de Montréal. Mes souvenirs n'attendaient que l'instant propice pour sortir leurs têtes de cette tanière qu'est la mémoire. Une fois dans l'aéroport, je suis allé avec Théo, « mon garde du corps », dans le premier endroit où il nous était possible de prendre un café. Théo semblait être de tous les pays sans appartenir à aucun. Je profitai de l'instant pour tirer certaines choses au clair avec lui.

-Quoi qu'en pense « ton bijoutier », lui fis-je savoir, je n'ai aucun besoin d'un « garde du corps ». Je ne veux surtout pas être suivi partout où je vais.

J'habite le Plateau Mont-Royal et à cet endroit, les probabilités de recevoir une balle dans la tête sont pratiquement nulles.

-Mais *amigo*, me répondit-il avec la noblesse du proscrit, pourtant... c'est bien sur le Plateau Mont-Royal que ton ami Mino a tiré une balle dans la tête de ta Katy et c'est bien sur le Plateau Mont-Royal, qu'après coup, il s'est lui-même tiré une balle dans la tête...

-C'est une exception, lui précisai-je.

-Mais *amigo*, recevoir une balle dans la tête, c'est toujours une exception!

-Pourquoi est-ce si important de vivre?

-L'important, expliqua-t-il, ce n'est pas de vivre, l'important c'est de ne pas mourir n'importe comment.

-Comment, n'importe comment?

-Avant de mourir, *amigo*, il faut qu'un prêtre te donne la bénédiction et avant de tuer quelqu'un, il faut penser à Dieu. Tout le monde sait ça.

Puis en réfléchissant, il ajouta:

-S'il t'arrive quelque chose avant l'expédition, je suis un homme mort. Le bijoutier est très riche et surtout, très puissant.

-Je ne lui ai rien promis à ton bijoutier! J'ai simplement dit que j'y réfléchirais.

-De toute façon, je suis là pour te protéger. Pas pour t'emmerder. Fais comme si je n'existais pas.

-Et si on me demande pourquoi tu habites chez moi?

-Réponds que je suis un vendeur de cravates en vacances et que tu m'as loué une chambre. Un vendeur de cravates en vacances, *amigo*, ça n'intéresse personne... et dis aussi que je ne parle que l'espagnol.

Puis nous avons pris un taxi pour rentrer chez moi. Pendant le trajet, je pensais à Turgeon qui m'avait téléphoné, quelques mois plus tôt, pour m'annoncer la mort de Katy et de Mino. Il m'avait dit: « Reste au Panama, je m'occupe de tout. » Maintenant, c'était moi qui devais faire face à ce « tout ».

En rentrant chez moi, un papillon vint se heurter dans le miroir et en profita pour sortir par la porte encore ouverte. Helly m'avait demandé de lui téléphoner en arrivant pour savoir si tout s'était bien passé pendant le voyage. Je l'ai appelée pour lui dire que je venais tout juste d'arriver et que je n'avais pas envie de l'entendre parler trop longtemps. Ensuite, j'ai dit à Théo de se choisir une pièce et d'en faire son coin pour les trois prochains mois. Pour moi, les retours sont toujours abominables et le plus pénible, c'est qu'ils nous obligent nécessairement à renouer avec la pensée du passé. Terriblement contrarié, je me suis étendu sur mon lit et m'endormis aussitôt.

CHAPITRE II

Le lendemain matin, j'avais encore la tête dans mon lit que déjà, je me dirigeais vers le café du coin. Aussitôt assis sur la terrasse, on me servit mon café noir, comme si je n'étais jamais parti.

Habillée comme une petite jeune de quatorze ans, une femme dans la cinquantaine prit place à la table juste à côté. Quelques minutes plus tard, un gros tas de margarine vint s'asseoir devant elle. C'était son fils, visiblement dans la vingtaine. On leur apporta du café et le garçon demanda avec une petite voix de souris:

-Tu as pensé à la saccharine pour mon café, Maman?

-Tu sais bien que ta mère pense toujours à tout, répondit-elle en sortant deux sachets de saccharine de son sac à main.

Elle me regarda du coin de l'œil, l'air de me dire: « N'est-il pas adorable, mon petit trésor? » Mais avec une énergie désespérée, elle bondit de sa chaise, car « son petit trésor » de vingt ans avait laissé tomber quelques gouttes de café sur son beau chandail blanc. Elle prit son verre d'eau, y trempa une serviette de table et commença à nettoyer le chandail.

-Tâche de boire proprement! le prévint-elle en feignant la colère.

Pauvre femme, pensai-je, pourquoi cet incurable besoin d'effacer les années en s'habillant comme sa fille et pourquoi éterniser l'enfance de son fils pour oublier qu'elle vieillit? Plus je les regardais, plus la folie, sous des formes différentes et de manières totalement inattendues, se généralisait à la surface de la Terre.

Après mon café, je décidai d'aller marcher. Un homme portant un long pardessus noir usé à la corde traversa la rue avec un tableau sous le bras. Cela m'intriguait et j'entrepris de le suivre. L'homme entra dans une taverne et donc, j'y entrai moi aussi. Je connais bien les hommes de tavernes pour y avoir bu plus souvent qu'à mon tour.

On dit que les marins sont les hommes les plus superstitieux au monde, mais je peux dire que les hommes de tavernes sont les plus ritualisés. Ils ont leur

chaise, leur place, leur table, bref, ils ont leur ancienneté au sein des lieux et seraient prêts à se battre à tout moment pour conserver leurs « avantages ». Un homme saoul mort n'a pas à s'inquiéter s'il est à sa table, car tout un chacun le considère comme étant chez lui.

Le serveur s'approcha de l'homme au pardessus puis, sans dire un mot, ce dernier lui remit le tableau. Le serveur l'examina longtemps et avec attention.

-Combien? demanda-t-il.

-Dix pichets de bière et deux *shots* de cognac, répondit l'autre.

-C'est un bon *deal*, convint le serveur.

Étonnamment, à cette heure matinale, quelques buveurs étaient déjà sur place. Ils me regardaient comme un intrus, un inconnu qui s'était perdu et qui s'était trompé de taverne. Je me suis rendu à « la table » de l'homme au pardessus pour lui demander si je pouvais m'asseoir. Il me fit « oui » de la tête. Le tavernier amena un pichet de bière et deux verres. Il n'est pas coutume de boire son verre seul devant un pichet quand quelqu'un d'autre se trouve avec vous. Les taverniers sont de grands psychologues; ils analysent les comportements de chaque client. S'il avait apporté deux verres sans l'accord de l'homme au pardessus, c'est qu'il anticipait quelque chose de bon pour lui. Pour un homme des tavernes, « sa » taverne n'est pas un lieu de rendez-vous, c'est un lieu de reconnaissance et le serveur est l'éclaireur qui s'approche le premier du client comme l'éclaireur de l'armée s'approche le premier de l'ennemi.

J'ai commencé par lui raconter l'histoire de la femme habillée en petite jeune et de son fils.

-Tu veux savoir ce que j'en pense? demanda-t-il.

-Bien sûr! répondis-je.

-L'enfance en elle-même n'existe pas pour l'enfant, dit-il. Ce sont nos souvenirs d'enfance qui font que nous donnons à l'enfant une enfance. L'enfant naissant est déjà un vieillard, car dès sa naissance il est condamné à mourir. Nous les vieux, qui sommes si près de la mort, retombons en enfance pour se rapprocher de la mort. Moi, par exemple, continua-t-il, je ne me souviens plus de mon enfance. Peut-être le vent a-t-il soufflé dans une de mes manches, peut-être ai-je transporté

une charrette de brume, peut-être qu'au plus fort de la lune, le diable est arrivé avec son paquet de cartes à jouer?

En entendant « paquet de cartes à jouer », un frisson me traversa tout le corps. L'homme avait sûrement deviné que j'étais un joueur.

-Un autre pichet! commanda-t-il au serveur. Mon compagnon a soif de connaître et moi de boire!

À l'autre table, deux têtes chauves se rapprochaient en riant. La taverne commençait à vivre.

-J'aurais aimé voir votre tableau, lui signifiai-je.

-Voir sans voir, c'est le grand secret, me fit-il remarquer. Certains boivent pour peindre, moi je peins pour boire.

-Moi, poursuivis-je, quelqu'un m'a donné une carte de crédit illimité pour que je lui fasse des esquisses et que je parte en expédition pour trouver une île invisible, avec une tribu invisible et un sorcier invisible qui doit préparer une potion peut-être invisible pour une aveugle qui ne voit que ce qui est invisible.

L'homme rit de bon cœur et sortit de la poche de son pardessus un calepin qu'il me proposa de lire. À mon tour, je commandai un pichet de bière au serveur. Ceci fait, je commençai à lire:

« Que sais-je de ce temps passé à parcourir tous ces chemins? Combien de naissances ai-je provoquées? N'ai-je pas approché de si près les étoiles qu'il me faille à présent retomber en moi-même? Ne suis-je pas déjà trop vieux pour espérer ou encore trop jeune pour échapper à ma jeunesse, pour courir vers mon soleil ou jongler avec les astres? Voilà ce que j'ai retenu de mes voyages, voilà le sens de tout ce temps passé à attendre ma nuit. Mais combien terrible sera mon nouveau soleil! Combien de profondeurs deviendront mes sommets! Toute cette profondeur, cet éloignement, ce détour, cette connivence avec et contre moi-même, ces retrouvailles qui ne sont que de plus profondes absences. Toutes ces pensées sur lesquelles je marche et qui frottent le dessous de mes pieds, c'est tout cela qui me rapproche de mon avenir et c'est cet avenir qui danse devant moi sur ma propre musique. Tout le long de ma vie, mon diable ne m'a rien refusé, j'en connais maintenant le sens et le prix. Il me faut désormais être au rendez-vous du temps, franchir la porte qui se referme d'elle-même. La mort me regarde de son œil

vif et glacial, elle se repose à l'ombre de mon arbre, elle surveille le nid de mes années. Abattez cet arbre, amis bûcherons! Que vaut le nid qu'il contient si mon cœur maudit déjà le jour de ma naissance? Qui es-tu toi qui me racontes mon futur, détruis mon passé et refuses mon présent? Femme au visage de nature qui se frappe à la nature de toutes ces choses qui font que tu n'es que caprice. De ton incertitude naît l'écho de ma certitude, c'est en cela que ta réalité est incertaine. Comme un soleil invisible, mon destin s'est levé et c'est sur une île invisible que la mort viendra chanter mon deuil. »

Je refermai le calepin et le déposai sur la table. J'étais bouche bée. Lorsque le serveur arriva avec un autre pichet de bière, il n'était pas encore midi et nous étions déjà saouls.

-Cette table est désormais la nôtre, annonça l'homme au serveur.

-J'étais certain que vous feriez une bonne paire, sourit ce dernier.

-Les dés sont jetés! lançai-je.

Nous avons bu et parlé jusqu'à la fermeture et sommes repartis chacun de notre côté. Je ne connaissais pas son nom et il ne connaissait pas le mien, mais nous savions où nous retrouver. En entrant chez moi, je me suis étendu sur le divan pour m'endormir aussitôt. J'ai rêvé que je me promenais sur Wall Street et qu'il pleuvait de l'or. Un chauffeur de taxi s'empara de mes bagages et me conduisit aux douanes. Un inspecteur fouilla mes valises et considéra comme une insulte le fait qu'elles soient vides. À maintes reprises, il me posa la même question:

-Pourquoi faites-vous passer des valises à la frontière?

-Parce que les départs ne m'inquiètent pas, lui répondis-je.

-Très bien, fit le douanier, vous pouvez aller tranquillement vers votre destin.

Je me suis réveillé avec un mal de tête et en me dirigeant vers la salle de bains, il me semblait marcher dans une pirogue. La matinée était étouffante de chaleur, ce qui me donna l'idée de prendre un grand verre de rhum pour me refaire une santé. « Le rhum est un poison lent qui tue un homme vers les cent ans. » Effectivement, après une douche et quelques heures

de sommeil supplémentaires, le rhum m'avait complètement remis sur pied. J'ai téléphoné à Turgeon. Ça ne tournait pas rond chez lui. Sa belle haïtienne voulait déménager à Boston.

-Depuis qu'elle est enceinte, me confia-t-il, c'est une idée fixe. Elle a de la famille là-bas et elle veut accoucher auprès des siens.

Dehors, il commençait à pleuvoir. C'était le temps idéal pour sortir après la chaleur insupportable des derniers jours.

-Je suis curieux de savoir comment tu t'es « débrouillé » avec l'affaire de Mino et de Katy, m'enquis-je.

-J'ai conservé le journal du lendemain, m'informa-t-il, il y a même des photos. Mais personne ne connaît encore la réponse du « pourquoi » de cette tragédie. Content que tu sois là, ajouta-t-il.

-On pourrait prendre un verre ensemble, proposai-je.

-Ça, c'est sûr, agréa-t-il, et le plus vite possible.

-Ce soir?

-Parfait! Vingt heures, au métro Mont-Royal, ça marche pour toi? demanda-t-il.

-Parfait, acceptai-je, et n'oublie pas le journal du lendemain de l'affaire de Mino et Katy. Je veux y jeter un coup d'œil.

-OK, dit-il, vingt heures, métro Mont-Royal.

Lorsque ma mère était une jeune pensionnaire du bordel, elle avait écrit nombre de réflexions, de poèmes et de chansons dans des cahiers que je ne m'étais pas encore décidé à lire. Ma mère était morte depuis des lustres et j'éprouvais la sensation désagréable de vouloir ouvrir une porte avec une carte de crédit. J'avais peut-être trop attendu avant de lire ces foutus cahiers. Pris d'une impulsion subite, je saisis rapidement le paquet de livrets et à coups de dix feuilles à la fois, je les passai à la déchiqueteuse. Une fois le travail terminé, je me sentais comme un poisson qui avait refusé de mordre à

l'hameçon. Quelque chose de ma vie était réglé à jamais et j'avais l'intention d'en faire autant avec l'ensemble mon passé.

La bouilloire se mit à siffler. C'était Théo qui se préparait une tasse de café soluble. Je l'avais complètement oublié, celui-là.

-Comment fais-tu pour boire cette merde? le questionnai-je.

-Je mets du lait dedans, répondit-il.

En sortant, il pleuvait et faisait soleil en même temps. J'avais une envie folle de manger du Kentucky, j'en étais presque euphorique. J'y suis allé et une fois sur place, je pensais à ceux qui pour vivre le plus longtemps possible, se tuent à faire de l'exercice et à manger santé, courir santé, dormir santé, rêver santé et faire des cauchemars santé parce qu'ils ont payé un sac de carottes bio vingt-cinq dollars, un cœur d'artichaut dix dollars, une fraise et deux bleuets huit dollars. On vend même des bananes bio transportées par des bateaux à voiles poussés par des éoliennes bio. Je connais même un centre d'aliments naturels qui vend du lait en poudre naturel. Quand une vache donne du lait en poudre, on la nourrit nécessairement à la cocaïne, d'où le phénomène de vache folle.

À vingt heures, Turgeon m'attendait au métro Mont-Royal. J'ai eu peine à le reconnaître tellement il avait pris un coup de vieux. Il était visiblement content de me voir. « Le dernier métro part pour Laval à minuit, dit-il, ça nous donne seulement quatre heures pour nous saouler... j'en ai vraiment besoin. »

Nous sommes entrés dans le premier bar trouvé sur la rue Mont-Royal. Le 5 à 7 était fini, il ne fut donc pas difficile de se trouver une table près des fenêtres ouvertes.

-Deux pichets de bière, commanda Turgeon au serveur tout en s'allumant une cigarette.

-C'est défendu de fumer à l'intérieur, l'avisa le serveur.

-Écoute-moi bien, de lui rétorquer Turgeon, ma femme et mes trois enfants viennent de mourir dans un accident d'hélicoptère au Nouveau-Brunswick, ça fait que ton « défense de fumer à l'intérieur », j'men tabarnak!

-De toute façon, signalai-je au serveur, sa cigarette est finie.

-OK, fit le serveur, je suis vraiment désolé pour ta famille.

L'homme revint avec les deux pichets de bière et dit:

-C'est la maison qui vous l'offre, avant d'ajouter à l'intention de Turgeon: essaie de fumer à l'extérieur, je peux perdre mon *job* si tu continues.

Plus tard, deux autres pichets arrivèrent à notre table.

-C'est ce monsieur qui vous l'offre, nous informa le serveur, et il vous transmet toutes ses sympathies.

Jusqu'à onze heures, les pichets affluaient à notre table. Turgeon commençait à être saoul et me balançait en pleurant comme un enfant:

-On déménage à Boston demain.

-Si vite que ça?

-Oui, si vite que ça! Ma femme ne veut même plus entendre prononcer ton nom! Elle te rend responsable de la mort de Mino et de Katy.

-Je n'ai rien à voir là-dedans, me défendis-je, je n'étais même pas là!

-Je le sais, fit Turgeon, mais ma femme ne le voit pas ainsi. Elle dit que si tu ne leur avais pas prêté ton logement pendant que tu étais au Panama, ça ne serait pas arrivé. Elle prie pour toi et lorsqu'une haïtienne prie pour toi, c'est pas toujours bon signe...

-Si tu ne veux pas déménager à Boston, ne déménage pas.

-Facile à dire pour toi, mais je l'aime et je ne peux pas me séparer d'elle. Elle me tient par les... Tiens, dit-il en me donnant le journal du lendemain du drame. Tu liras ça car en ce qui me concerne, je n'ai pas le goût d'en parler. Et toi, comment ça va?

-Moi, je pense de plus en plus à partir en expédition.

-Tu devrais y aller, approuva-t-il, ce serait formidable.

Puis en approchant sa tête de la mienne, il me dit tout bas:

-J'ai l'impression que nous nous voyons pour la dernière fois.

-Tu n'as pas l'intention de te suicider, j'espère?

-Non, répondit-il, c'est pire. Je suis pendu... je ne meurs pas et en plus, j'ai peur.

-Mais tu es en pleine dépression, fis-je, inquiet. Il faut absolument que tu consultes.

-Je n'ai pas le temps, répliqua-t-il en éclatant en sanglots.

Deux autres pichets arrivèrent à notre table.

-De la part de ce monsieur qui est au fond, indiqua le serveur.

-À croire que je vais mourir pour le vrai! lança Turgeon.

J'avais beau boire, mais je n'arrivais pas à me saouler, la situation étant beaucoup trop grave.

-Il te faut rentrer chez toi, Cendrillon, lui dis-je, il est presque minuit.

En sortant, il me regarda et cria:

-À la *muerta*!

Comme il me restait encore trois pichets à boire, à mon tour je m'écriai:

-Qui veut boire à la mort?

Une fille d'allure gothique vient s'asseoir à ma table. Ses ongles et ses lèvres étaient colorés de noir et ses bas troués donnaient à sa robe de satin noir un *look* de vampire. Ses cheveux bleu et roux faisaient ressortir le rouge sang de ses bottes. À son cou, elle portait un collier de chien avec un pendentif

à l'effigie du diable. Pendant deux bonnes heures, nous n'avons pas dit un seul mot, hormis pour commander d'autres bières. Au *last call*, nous nous sommes tapé chacun un triple whisky. Elle m'a aidé à me soulever de ma chaise et m'a tenu le bras pour sortir.

-Tu vas où? chercha-t-elle à savoir.

-Donne-moi du temps pour réfléchir, lui répondis-je, je suis trop saoul.

-Alors, je t'amène avec moi, trancha-t-elle.

En chancelant, je marchais et regardais fixement devant moi lorsque tout à coup, je me suis arrêté.

-Je sais où je demeure, lui lançai-je en riant.

-Alors on va chez toi!

En marchant, elle chantait et faisait claquer les talons de ses bottes sur le trottoir.

-J'ai rapporté cinq bouteilles de rhum du Panama! m'exclamai-je.

-J'ai un plein sac de *pot!* renchérit-elle.

Ici, nous avons éclaté de rire tous les deux.

En entrant chez moi, Théo était avec une escorte, les deux étant aussi saouls que moi et la gothique. Nous avons bu et fumé jusqu'au matin. Trop gelés pour nous tenir debout, nous nagions par terre d'une pièce à l'autre, avant de nous endormir chacun dans notre coin.

CHAPITRE III

Je me suis réveillé avec un mal de tête et une faim de loup. J'ai aussitôt pris mon café en y ajoutant une bonne dose de rhum. Ça remet les idées en place et ça fait « sauter » le mal de tête. J'ai ensuite préparé les œufs, les *toasts*, le bacon, le fromage, la saucisse, le beurre d'arachide, les confitures, le miel et un reste de gâteau au chocolat. Ariane, la gothique, entra dans la cuisine.

-Tu as déjà préparé notre déjeuner? s'étonna-t-elle.

-Pas notre déjeuner, « mon déjeuner ».

-Tu ne vas pas manger tout ça tout seul?

-Tu n'as qu'à te préparer ton propre déjeuner, lui lançai-je bêtement, je ne suis pas ton cuisinier! Et en même temps, refais donc un peu de café.

Elle allait répliquer quelque chose lorsque la sonnerie du téléphone se fit entendre. Comme si elle était chez elle, elle répondit:

-Oui? Qui? Il est occupé à préparer notre petit déjeuner d'amoureux!... Moi? Ariane!

-C'est une Helly qui voulait savoir avec qui tu étais et ce que tu faisais, me transmit-elle après avoir raccroché.

-Mais tu es une vraie *bitch!* lui balançai-je.

-Et toi, un gros porc qui veut tout manger.

-Moi, je suis chez moi!

-Moi aussi je suis chez toi et si je te dérange tant que ça, tu n'as qu'à t'en aller chez moi.

-OK, répliquai-je, de toute façon j'ai fini mon déjeuner et je vais me doucher. Ensuite, je vais visiter un ami qui est interné. J'ai l'intention de le faire sortir de son trou.

-Moi aussi je veux y aller.

-Dis donc, combien de temps penses-tu rester ici et combien de temps penses-tu me suivre partout? Laisse-moi tranquille! Je vais prendre ma douche et ensuite, je pars trouver mon ami. Toi, tu fais ce que tu veux.

-Attends, dit-elle, je vais prendre ma douche avec toi, ça va économiser l'eau chaude.

-Pas question!!! Je me fiche complètement d'économiser l'eau chaude! Je veux prendre toute la place dans la douche et s'il ne te reste plus d'eau chaude, alors tu prendras une douche froide, c'est tout.

-Tu n'es qu'un sale égoïste! cria-t-elle.

-C'est ça! Je suis un sale égoïste et après ma douche, je vais être un propre égoïste.

Elle prit sa douche après moi puis une fois dans « ma » tunique de ratine, elle me demanda de lui prêter un long chandail pour lui servir de robe.

-Ma coloc est partie, tu n'as qu'à te servir. Tous ses vêtements sont dans la chambre d'à côté.

-Et si elle revient?

-Elle ne reviendra pas, elle est morte.

-Morte de quoi?

-Une balle dans la tête!

Elle n'en dit pas plus et entra dans la chambre. Lorsqu'elle en sortit, je n'en croyais pas mes yeux: les vêtements de Katy lui allaient comme un charme. Même les souliers étaient à sa pointure.

-Ça y est, dit-elle, je suis prête pour aller voir ton ami avec toi.

En marchant, elle me demanda pourquoi mon ami était interné.

-Il est schizophrène, mais c'est un génie, précisai-je.

Une fois rendus à l'hôpital psychiatrique, on nous apprit qu'Adrien avait obtenu son congé et qu'il habitait dorénavant un appartement de la rue Bordeaux. On nous fournit son adresse et son numéro d'appartement.

Lorsqu'il me vit, il faillit perdre l'équilibre tellement il était surpris, mais d'abord et avant tout, c'est Ariane qui captivait son attention. Elle n'avait d'yeux que pour lui et c'était réciproque.

-Mais c'est le coup de foudre! constatai-je.

Adrien avala sa médication sans même boire un verre d'eau.

-Je t'ai rapporté une bouteille de rhum du Panama.

-Et moi, il me reste un fond de Jack Daniel's, dit-il.

-Et moi, du *pot!* ajouta Ariane.

On s'est débrouillés avec ça en attendant d'aller boire un coup à la taverne. En route vers celle-ci, j'ai donné à Ariane le code secret de ma carte de crédit pour qu'elle nous sorte mille dollars. Elle a ensuite planqué ma carte dans le fond de la poche de mon jeans et nous sommes entrés dans la taverne une vingtaine de minutes plus tard après nous être tenus les uns aux autres pour ne pas trébucher. L'homme au pardessus était assis à notre table.

-Toujours ici? lui lançai-je.

-C'est mon point d'eau dans le désert, répondit-il en souriant.

Je lui présentai mes amis et j'appris que son nom était Victor. Le serveur arriva à notre table avec deux pichets de bière et quatre verres.

-C'est moi qui offre! déclara-t-il.

Après l'avoir remercié, je lui remis les mille dollars en lui disant:

-Cette table doit se noyer. Nous allons boire jusqu'à tomber et après la fermeture, tu viens te joindre à nous.

-Je me joins déjà à vous, signifia le serveur. J'ai l'habitude de boire derrière mon comptoir, mais... j'aimerais inviter ma « blonde », si vous permettez.

Une demi-heure plus tard, une Asiatique aux cheveux noir corbeau qui portait le nom de Mika et qui savait boire et fumer, apporta des petits cigares à la résine d'opium qui auraient pu « geler » un cheval. Ariane traînait toujours son sac de *pot* et la bière coulait à flots. J'ai téléphoné à mon psychiatre qui est venu nous rejoindre à la vitesse de l'éclair. Un de ses patients lui avait donné un petit sac de champignons hallucinogènes et il crut bon de le partager avec nous. Un vrai buffet « tropical » avec whisky, bière et *dope* à volonté. Le serveur, n'en pouvant plus d'attendre, offrit des triples whiskies à ses clients pour les saouler au plus vite, histoire de pouvoir fermer et se joindre à nous. La taverne, une fois vidée des autres buveurs, était complètement à nous. Discours décousus, phrases insensées, rires absurdes et esprits voyageurs me rappelèrent que la principale raison de ma présence était de parler de mon expédition.

-Voici le topo, commençai-je par dire. Je cherche des gens assez fous pour participer à la plus folle des expéditions, financée par un riche bijoutier de New York qui veut qu'on lui rapporte une potion magique pouvant redonner la vue à sa fille aveugle. La potion se trouve dans la tête d'un sorcier invisible, appartenant à une tribu invisible, sur une île invisible quelque part au Pérou. Ma question est la suivante: « Qui d'entre vous est partant pour ce voyage? »

Ils étaient tous partants, mais étant donné l'état d'ébriété de chacun, je ne pouvais me fier à personne. Mais l'idée était lancée et c'était le but à atteindre pour le moment.

Encore une nuit à dormir sur le plancher, mais avant de m'endormir et malgré mon état d'esprit, je réussis quand même à récapituler la situation. Adrien le schizo, Ariane la gothique, Victor au pardessus, Mika l'asiatique, le serveur dont je ne connaissais pas encore le nom, mon psy, moi... Ah... j'allais oublier mon garde du corps qui, depuis son arrivée, passait

le plus clair de son temps à boire et à inviter des escortes. Il y avait aussi la fille aveugle du bijoutier... et qui d'autre?

Sur le plancher de la taverne, j'ai rêvé qu'Helly voulait me tuer et que l'expédition était un coup préparé par elle pour m'attirer dans l'œil d'une caméra. Je n'arrivais pas à sortir de l'œil et tout le monde riait. Plus loin, des véhicules de l'armée transportaient des palmiers devant servir à une association d'aide humanitaire, mais les soldats les faisaient brûler pour chauffer l'eau des piscines.

De cette soirée, j'écrivis plus tard, dans mon journal d'expédition:

« Notre première rencontre de groupe, à la taverne, me permet de croire que dans l'ensemble, l'attitude de chacun sera chaleureuse. Malgré quelques ralentissements psychomoteurs et l'anormal débit de paroles et d'inhibitions dus à la surconsommation d'alcool et de stupéfiants de toutes sortes, les fonctions cognitives de chacun permettaient malgré tout une bonne orientation et une non moins bonne concentration. Sur le plan psychothérapeutique et pharmacologique, nous aurons la chance de compter un psychiatre au sein du groupe, lequel devra également assumer le rôle de médecin généraliste pour toute la durée de l'expédition. Let's go, c'est un rendez-vous avec le destin qui nous attend! »

Au cours des jours qui suivirent, Ariane et Adrien emménagèrent chez moi. Ils occupèrent tous les deux l'ancienne chambre de Katy. Puisqu'ils ne possédaient presque rien, le déménagement ne dura que le temps d'une matinée. Quant à Théo, il n'avait plus rien d'un garde du corps, trop occupé qu'il était avec ses escortes. Nous allions donc vivre à quatre durant un certain temps, ce qui faciliterait sûrement la préparation de l'expédition. De leur côté, Serge (j'ai fini par apprendre son nom) et Mika se préparaient également. Serge était un bon serveur de taverne et l'expérience qu'il avait acquise dans le cadre de son travail nous serait d'une aide précieuse. Quant à Victor et mon psy, eux s'intéressaient à l'aspect géohistoire de l'expédition. Contre toute attente, Helly et Maria, sa cousine aveugle, débarquèrent chez moi un samedi matin.

-Je participe moi aussi à l'expédition, m'annonça Helly, et ma cousine viendra avec nous.

Maria portait des lunettes en écailles de tortue et Helly, des bottes en peau de serpent. Cela leur donnait l'allure d'un couple illégitime. Maria dégagait la solitude et le respect que l'on ne trouble pas impunément. Quoiqu'il en soit, je n'avais pas l'intention de la voir participer à une expédition aussi incertaine, du fait qu'elle était aveugle. Mais elle défendit son point comme l'aurait fait l'avocat du diable. Lorsqu'elle me fit un sourire incertain, j'eus l'impression, avec une terreur inimaginable, qu'elle était tout sauf aveugle. Elle haussa négligemment les épaules et « désarticula » sa canne blanche qu'elle avait pliée en quatre sections. Durant les semaines qui suivirent, elle ne m'adressa que quelques mots à peine et de mon côté, je ne cherchais nullement à alimenter la conversation. Mon psy décida de signer le congé de deux psychopathes de sa connaissance qui tout en étant capables de vivre en société, sauraient nous apporter une aide indispensable en cas d'attaques tribales. La beauté de Maria redonnait à mon cher psychiatre une jeunesse que lui-même ne soupçonnait plus. Il plaida donc sa cause et organisa son expédition en fonction du « soutien » qu'il apporterait à Maria.

Deux mois passèrent avant que le groupe soit composé de façon définitive. Le dernier mois, nous l'avons passé tous ensemble chez moi. Même nos deux psychopathes, Arthur et James, prirent l'affaire avec le plus grand sérieux, quoique tous les deux semblaient emprisonnés l'un à l'autre dans un bloc de glace. Je plaçai une annonce dans le journal pour sous-louer mon logement et Théo se chargea de transmettre ma réponse au bijoutier. Celui-ci accueillit ma réponse positive avec une vive émotion avant de suggérer que notre groupe se rende au Mexique pour entamer la préparation matérielle du voyage. Il nous y rejoindrait en compagnie de trois autres personnes qu'il connaissait bien et qui elles aussi, prendraient part à l'aventure, en plus de servir de témoins et de soutien. Il répéta que l'argent ne constituerait nullement un problème et que ma réussite ferait de moi l'un des hommes les plus riches du continent.

Journal d'expédition,

« Quelques jours encore. En ce qui me concerne, le groupe est maintenant complet. Nous partirons donc pour le Mexique afin de préparer matériellement notre expédition et rencontrer d'autres membres qui pour l'instant, me sont inconnus. »

CHAPITRE IV

La nuit précédant notre départ, j'étais tellement excité que je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. J'avais la tête pleine d'idées et l'attente me semblait insupportable. Lorsqu'enfin arriva le jour, je ne tenais plus en place.

Journal d'expédition,

« Notre « folle » expédition, quoique contraire à la logique sociale, n'en demeure pas moins susceptible de démontrer qu'il existe une logique « légitime » qui nous porte à explorer l'invraisemblable. Je dis « légitime » dans le sens où un prisonnier qui accepte son traitement psychiatrique risque fort de changer sa « condition » de détention. Le « diagnostique » de maladie mentale dépendant en tout premier lieu de ce que le prisonnier dira de lui-même au psychiatre qui, après expertise, pourra démontrer la « légitimité » des symptômes ou des troubles de comportement rendant l'acte du prisonnier plus socialement acceptable. Étant socialement acquis que le psychiatre est un expert en « intelligence du comportement », un « accord social » permet de penser qu'il est « légitime » de repenser ce qui au début relevait d'une réalité complètement inacceptable. Notre expédition semble « illogique » parce qu'elle ne dit rien d'elle-même, « comme un prisonnier qui refuse son traitement », mais en fait, elle est logique en expliquant le contexte et le but « comme le prisonnier qui accepte son traitement ». Le « but » étant de rapporter « une médecine » susceptible de rendre la vue à une aveugle, le « contexte » n'est pas plus étrange que de scruter l'inconnu dans un laboratoire de recherche. »

L'avion pour le Mexique décolla à treize heures. Je faisais tellement d'efforts pour ne pas penser au nombre treize que je n'arrivais pas à me le sortir de la tête. Mon psy me conseilla de prendre ma médication, chose qu'il suggéra également à Adrien, le schizo, ainsi qu'à Arthur et James, les deux psychopathes. Et bien sûr, lui-même prit sa propre médication. On se serait presque crus dans une infirmerie. Maria l'aveugle et Helly la marchande d'art dormaient paisiblement. Victor, l'homme au pardessus, semblait nerveux et préoccupé. Ariane la gothique, Mika l'asiatique et Serge le serveur de taverne s'étaient déjà procurés de l'alcool et buvaient en riant. Théo, mon garde du corps, ne s'intéressait qu'à l'hôtesse de l'air. La première partie de l'expédition était donc réglée. La deuxième partie, touchant l'aspect matériel,

se ferait au Mexique en compagnie du bijoutier et des quelques personnes de son choix qui, tel qu'il nous l'avait dit, devaient partir avec nous.

Journal d'expédition,

« Je profite du voyage en avion pour revoir mes esquisses et relire certaines informations pertinentes. Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1492. Cortez a subjugué le Mexique en 1521. Pizarre écrasa les Incas du Pérou en 1533 et en 1600, les Espagnols étaient maîtres de l'Amérique latine « sauf au Brésil et quelques exceptions près. » Ils ont conquis entre 25 et 30 millions d'Indiens. »

Les Espagnols divisèrent leur immense territoire en deux vice-royautés, organisées autour du Mexique et du Pérou. J'ai réalisé mes esquisses en me basant sur la période allant de 1521 à 1600. Manifestant un vif intérêt pour mes esquisses, Victor crut bon d'y ajouter des données ethnogéographiques et géographico-historiques. À Mexico, le bijoutier nous attendait avec deux colosses qui devaient nous accompagner.

-Ils seront entièrement sous vos ordres, m'assura-t-il, leur liberté dépend de leur fidélité à votre égard. J'ai payé une fortune pour les faire sortir de prison et je les paierai davantage après l'expédition. Comme vous l'avez sûrement remarqué, ce sont des jumeaux identiques, ce qui peut être très pratique à certains moments.

« Un schizo, deux psychopathes, une aveugle... et voilà deux jumeaux identiques! », pensai-je. Le bijoutier me laissa sous-entendre que leur présence visait surtout à protéger sa fille et qu'à ce niveau, les colosses étaient champions.

Ça ne faisait pas une heure que nous nous trouvions à Mexico que déjà, quelque six latinos sautaient dans la boîte d'un vieux *pick-up* dont les côtés menaçaient de tomber à tout moment. Un homme monta avec une truie et deux poules pendant qu'un autre criait:

-Dona Maria!!! Dona Maria!!! »

-C'est le taxi le moins sécuritaire, mais le plus rapide, me fit savoir le bijoutier en aidant Maria à monter et en criant au chauffeur d'être prudent.

Quelqu'un lança les valises et les sacs de voyage dans la boîte du *pick-up*, dont certains n'appartenaient même pas aux membres du groupe, et le chauffeur s'empressa de sortir de la ville. À ma grande surprise, nous étions tous à bord de la camionnette et personne ne manquait à l'appel. Nous avons roulé trois ou quatre heures avant de nous arrêter à la croisée de deux chemins en terre battue. Un vieux Chrysler New Yorker nous y attendait avec une charrette tirée par un tracteur.

-C'est la *señorita* D'Agostino!!! cria le chauffeur du *pick-up*.

-*Esta bien*, répondit le chauffeur de l'automobile.

Théo et moi prîmes place sur la banquette arrière de l'auto et l'un des hommes du bijoutier s'assit en avant, à côté du chauffeur. Tout le reste du groupe, y compris l'homme à la truie et aux deux volailles, monta dans la charrette.

-Pourquoi la truie? demandai-je à Théo.

-C'est un cadeau pour traverser le barrage routier, m'apprit-il.

-Et qu'arrivera-t-il avec l'homme quand il aura donné sa truie en cadeau?

-C'est le cousin d'un des gardiens du barrage et de plus, la truie va avoir ses petits d'un jour à l'autre... ils se les partageront plus tard.

Et Théo d'ajouter encore:

-Sous la banquette du siège, il y a des fusils et des munitions. Ça, c'est pour nous, et dans la charrette, il y a des vivres pour un bon bout de temps. Ça aussi, c'est pour nous.

-Je croyais qu'il nous faudrait trois mois de préparation avant de commencer l'expédition, transmis-je à Théo.

-Les mois de préparation, *amigo*, commenceront une fois rendus à l'*hacienda* d'Akuma... tu verras une fois qu'on y sera.

Après deux bonnes heures de route, nous nous sommes arrêtés au bord d'un sentier. Un petit homme à la joue tailladée par un coup de couteau tenait dans sa main un fusil de haut calibre.

-*Vamos a hacer*. Voilà ce que nous allons faire, dit le petit homme. Si vous ne voulez pas crever ici, nous allons vous cacher dans des barques de pêcheurs situées à deux pas. Nous ne sommes pas très loin d'un petit port et *mio amigo* viendra jeter une toile sur chacune des barques et sur les toiles, il jettera de la pourriture de poissons. Juste à la senteur, continua-t-il en riant, aucun gardien ne pourra imaginer que des humains puissent se cacher là-dessous. Un peu avant le lever du soleil, on viendra vous chercher.

Pendant que le petit homme parlait, le museau d'un chien apparut au bas des toiles.

-Dans les barques, ajouta le petit homme, il y a des bouteilles de rhum et des sacs de noix. Mais je doute que vous mangiez.

Le chien s'approcha de nous en rampant.

-Ta gueule, sale chien! cria le petit homme à la bête qui pourtant, n'avait pas émis le moindre son.

C'était le signal! Un autre homme sortit de nulle part avec un fusil à la main et nous fit monter dans les barques. Le chien sauta dans la nôtre. L'homme recouvrit les barques avec des toiles et y étendit des restes de poissons sentant la pourriture. Les deux hommes s'éloignèrent et l'un d'entre eux tira un coup de fusil. Le chien se mit à grogner en montrant les crocs. Son maître revint sur ses pas et dit:

-Si je ne l'arrête pas, ce maudit chien pourrait décapiter un homme aussi facilement qu'une volaille. Depuis que quelqu'un a tiré une balle de fusil qui lui a effleuré un testicule, chaque fois qu'il entend un coup de fusil, ça le rend nerveux.

L'homme gratta le chien sur le dessus de la tête et lui tira les oreilles. Sensible à cette marque d'affection, le canin se calma aussitôt.

-C'est ton chien? lui demandai-je.

-Je ne sais pas, répondit l'homme. C'est lui qui m'a choisi.

-C'est quoi son nom?

-Il n'a pas de nom. Ici, un animal ne peut avoir de nom. Un chien s'appelle chien, un poisson s'appelle poisson, un oiseau s'appelle oiseau. Il n'y a que les hommes, les femmes et les enfants qui ont un nom. Un enfant change de nom à mesure qu'il grandit. À sa naissance, il peut s'appeler petit voleur, plus tard, petit vaurien, et lorsqu'il est adulte, il peut s'appeler le tueur pour le reste de sa vie. Moi, par exemple, quand j'étais petit, on m'appelait le furieux. Ensuite, ce fut le féroce et maintenant, c'est le traqueur.

L'homme et le chien se regardaient mutuellement, avec une complicité qui leur procurait une certaine ressemblance. Ils ressemblaient à un vieux couple dont il ne reste entre eux qu'une infaillible solidarité devant la mort. En me pointant du doigt, l'homme commanda au chien:

-Tu vois cet homme? Jamais! Jamais! Jamais dévorer cet homme!
Jamais!

Pour que le chien saisisse encore mieux le message, il lui donna une puissante taloche derrière la tête et me montre du doigt.

-Jamais! répéta-t-il.

L'homme partit seul et le chien demeura avec nous. Le soleil se coucha d'un seul coup et je m'endormis aussitôt. Au petit matin, nous sortîmes de nos barques en buvant le reste du rhum qui dormait encore dans le fond des bouteilles. Nous avons marché toute la matinée à travers une épaisse végétation avant d'arriver sur le bord de la mer. Le chien fit quelques sauts dans les vagues et courut en jappant vers un sentier vide de toute végétation. De temps en temps, il revenait sur ses pas pour s'assurer que nous le suivions et repartait en courant. Incroyablement, au bout du sentier, il y avait une très vieille maison qui jadis, devait être un véritable palace. Comportant trois étages et un balcon pour chaque fenêtre, ses habitants pouvaient voir jusqu'à la mer. Quelque chose m'empoigna le cœur. Je fus pris d'une tristesse innommable. Comment une telle merveille pouvait-elle ainsi être laissée à l'abandon?

Le petit homme qui de son côté, avait effectué en solo le même trajet que nous, nous salua tous et dit au chien:

-Beau travail, sale bête.

Et il repartit sans rien ajouter de plus.

Une Asiatique, moitié japonaise et moitié métisse, mais que l'on qualifiait de japonaise, s'approcha de nous en compagnie de son mari. Elle embrassa les mains de Maria et la conduisit à l'intérieur de la maison.

-Je te présente Akuma, me dit Helly en me désignant l'époux de l'Asiatique, c'est lui qui s'occupe de la maison depuis que les rebelles en ont fait ce que tu vois.

-Les rebelles?

-Oui, les rebelles, confirma Helly. Nous ne sommes plus au Mexique, à présent. Nous avons réussi à traverser la frontière sans nous faire remarquer. Ce qui fait que maintenant, nous sommes au Guatemala.

En entrant dans la maison, je fus surpris de constater la propreté des lieux. La porte d'entrée donnait sur une grande salle garnie de tables et de chaises, à la manière des anciens « salons western ». La jeune Japonaise se présenta comme étant la femme d'Akuma. Elle s'appelait Misoko. Elle nous guida vers nos chambres et nous suggéra de se rejoindre au salon après avoir fait notre toilette et changé nos vêtements. Lorsque nous arrivâmes au salon, un homme se leva de table et nous serra la main.

-Comment vas-tu, ma chère Maria? s'enquit-il.

Maria enleva ses lunettes en verre fumé et répondit:

-Comme tu vois, je suis aveugle.

-Nous avons fabriqué un chaland en bois d'épave pour transporter la marchandise jusqu'au bateau, nous informa-t-il. J'habite maintenant dans une petite *hacienda* que j'ai fabriquée moi-même non loin d'ici. Misoko a profité de la « rallonge » que je m'étais bâtie à même la maison pour en faire une autre « salle » pour les fumeurs d'opium. Elle a aussi engagé deux ou trois filles pour lui donner un coup de main. Vous resterez tous ici une bonne semaine, car le bateau n'arrivera pas avant sept ou huit jours. Maintenant, je

vous laisse à vos affaires. Vous n'avez qu'à manger, boire et dormir. Si besoin est pour autre chose, vous n'avez qu'à demander à Misoko, termina-t-il en riant.

CHAPITRE V

Le bateau était ancré depuis déjà deux jours, mais la température ne nous permettait pas de nous en approcher avec le chaland. Cela dura encore quelques jours, puis arriva notre toute dernière soirée en ce lieu qu'Helly avait baptisé « l'hôtel ». Ce n'est que ce soir-là que j'appris que cette majestueuse maison appartenait à la famille de Maria depuis de très nombreuses années. J'appris aussi qu'Helly et Maria, « les deux cousines », y avaient plusieurs souvenirs d'enfance. Ce même soir, une bagarre éclata après qu'un client se soit plaint à Akuma, affirmant que sa « chienne de pute » lui avait volé de l'argent pendant qu'il dormait.

-Je me suis payée moi-même! criait Misoko, folle de rage. Ce salaud ne voulait pas me payer!

Akuma acceptait volontiers que l'on traite sa femme de « chienne de pute », mais qu'on la traite de voleuse, ça, il ne pouvait l'encaisser. L'honnêteté de sa femme était une question d'honneur et la traiter de voleuse était la plus grande offense qu'une personne pouvait lui faire. D'abord, Akuma s'approcha lentement du client et après lui avoir asséné un solide coup de poing au thorax, il le prit par les cheveux et lui frappa le crâne contre le rebord du comptoir. Le client rampa jusqu'à la porte et sortit, ayant à peine la force d'aller plus loin. Quelques heures plus tard, il revint avec un couteau sans qu'Akuma ne le voie entrer. Il s'approcha derrière lui et juste au moment où il allait lui planter son couteau entre les deux épaules, Misoko se saisit d'une machette et lui coupa la main d'un seul coup. Deux clients s'emparèrent de l'homme et disparurent avec lui dans la nuit. Ils revinrent quelques instants plus tard, en compagnie du chien qui tenait la main dans sa gueule. Akuma servit à chacun une bouteille de rhum qu'ils burent comme de l'eau. Misoko fit sortir le chien en lui disant:

-Bon chien, sale bête!

Un vieil homme commença à gratter sa guitare alors même que les étoiles brillaient dans le ciel. Puis Maria descendit l'escalier au bras du psychiatre. Elle revêtait une robe typiquement péruvienne, jumelée à des sandales de cuir d'allure mexicaine. Elle avait quelque peu remonté ses cheveux et portait toujours ses lunettes en écailles de tortue. Dès qu'ils apparurent, toutes les têtes se tournèrent vers eux tandis que le guitariste s'arrêta de jouer.

-Nous restons ici tous les deux! annonça Maria.

-Donc, nous restons aussi, dirent les deux colosses du bijoutier.

-Moi, je pars avec vous! lança Akuma.

-Alors je reste, dit Serge. Puisque j'ai travaillé toute ma vie en tant que serveur dans une taverne, je peux très bien remplacer Akuma.

Un géant irlandais aux cheveux rouges comme les flammes de l'enfer se leva pour dire:

-On m'appelle « le passeur » et je vous ai entendu maintes fois parler de votre expédition depuis que vous êtes arrivés ici. Je vous l'assure, vous ne pouvez pas partir sans moi. Vous avez besoin de quelqu'un comme moi. Les dangers sont trop nombreux pour des gens qui ne connaissent pas les côtes du Pacifique. Les chaleurs de l'Équateur, les fosses du Pérou, sans parler qu'il vous faudra « peut-être » vous rendre jusqu'au bassin péruvien du Chili... Et là, je ne vous parle pas des attaques des pirates, des Indiens et des tribus que personne ne connaît. À certains endroits, sachez que ce sont les indigènes qui ont assimilé les « civilisés » et non l'inverse. L'île que vous cherchez se trouve peut-être à l'intérieur d'un rayon de plus de neuf cents milles des côtes, à la hauteur du tropique du Capricorne. Bien des gens l'ont cherchée avant vous, vous savez. Entre 1947 et 1952, un avion militaire d'après-guerre aurait localisé une île qui serait celle que vous cherchez, mais l'avion aurait piqué du nez à cause d'une mauvaise correction de l'altimètre. Il y a aussi les risques associés aux marées montantes qui peuvent isoler un bateau sur un coin de terre perdu... et j'en passe.

-Donc, si je comprends bien, résumai-je, il me reste Arthur et James « mes deux psychopathes », Adrien « mon schizo », Ariane « la gothique », Théo « mon garde du corps », Helly, « ma... »

Helly m'interrompit aussitôt pour m'apprendre qu'elle souhaitait rester avec sa cousine.

-Et toi, Mika, tu restes avec Serge, j'imagine?

-Oui, dit-elle, je reste avec Serge et Misoko.

-Moi, je pars toujours avec toi, m'annonça Victor.

-Et tu peux compter sur moi, ajouta Akuma.

-Donc tu viens avec nous? demandai-je à l'Irlandais.

-Oui, répondit-il, le « passeur » part avec vous.

-Donc pour une dernière fois, si je comprends bien, je pars avec Arthur et James, Adrien et Ariane, Victor et Théo et, enfin, Akuma et toi, le « passeur ». Nous serons donc neuf, car évidemment, moi aussi je suis de l'expédition. Je vais donc me coucher en espérant que personne d'autre ne va se désister!

Akuma vint me réveiller avant l'aube pour me signifier que le bateau nous attendait. L'engin n'avait rien d'un bateau de croisières, mais il semblait solide. Il avait l'allure d'un bateau de pêcheur, sans doute pour tromper la Garde-côtière. Une fois à bord, nous nous dirigeâmes aussitôt vers la haute mer. Pendant quelques heures, tout, autour de moi, semblait surnaturel. Le capitaine m'approcha pour me lancer d'un ton plus qu'autoritaire:

-Donnez-moi l'argent! J'espère que vous avez de quoi payer?

Je lui remis cinq mille dollars.

-Comment cinq mille?

-C'est ce qui avait été convenu, lui adressai-je.

-Et le retard, qui va le payer? répliqua-t-il presque'en criant avant d'ajouter: j'ai presque envie de vous ramener d'où vous êtes venus.

-Mais si tu nous ramènes, qui va payer les cinq heures de navigation que nous aurons effectuées pour rien? lui demanda l'Irlandais sur le même ton.

Ariane s'approcha pour mieux suivre la conversation.

-Toi, la femme, prévint le capitaine, comprends-moi bien! Ce voyage ne sera pas tout à fait une promenade et toi, la tête rouge, si tu ne veux pas continuer le voyage à la nage, ferme ta gueule et fais ce que je te dis de faire.

-Eh toi! maugréa l'Irlandais, nous en avons déjà plus qu'assez de ta sale gueule et de ton taudis flottant! Alors ne m'emmerde pas avec tes ordres!

-J'ai sept membres d'équipage à bord et crois-moi, ils sont des plus redoutables! gueula le capitaine. Les voilà justement qui s'amènent pour t'apprendre la politesse!

-Je vais t'envoyer forniquer avec les poissons! s'exclama l'Irlandais. Sache que des indigènes ont déjà essayé de m'éventrer et que je les ai tous taillés en pièces.

Plus l'Irlandais parlait, plus l'aura de sa puissance grandissait. Une étrange lueur émanait de ses yeux.

-Nous t'avons allongé cinq mille dollars, sale enfoiré, alors c'est nous qui disons quoi faire et pas toi.

Le capitaine scruta anxieusement le visage de son interlocuteur, lequel conservait un calme inquiétant.

-Je veux dix mille, exigea-t-il, rien de plus, rien de moins.

-Voilà ce que tu auras! répliqua l'Irlandais qui se déplaça soudain comme une masse d'air provoquant une tornade.

Puis, tel un ressort, l'homme à la chevelure de flammes enfonça son poignard dans les entrailles du capitaine tout en empoignant la main d'un des hommes d'équipage qui tenait une barre de fer. Akuma la lui retira à l'aide d'un large coup de bras et lui fracassa le crâne. De leur côté, Arthur et James frappaient un autre membre de l'équipage en se le lançant l'un à l'autre comme un vulgaire jouet.

-Tu l'as tué trop vite! chiala Arthur.

-Attention, y'a un type derrière toi! cria James.

Arthur mit la main sur un fanal et un terrible bruit de métal se fit entendre, suivi d'un cri de douleur effroyable. James jeta l'homme qui perdait tout son sang par-dessus bord.

-Ça fait combien? demanda James.

-Avec le capitaine, celui d'Akuma et les deux autres que nous avons tués, ça nous fait quatre morts.

-Il en reste combien?

-Le capitaine avait parlé de sept hommes... il y en a trois de moins... alors il en reste quatre de vivants.

-Où sont-ils?

-Ils discutent avec Akuma. Je crois qu'ils vont s'entendre pour se partager les cinq mille dollars en quatre, c'est ce qu'Akuma semble leur suggérer.

Théo, mon garde du corps qui dormait paisiblement dans son hamac, ne s'était même pas réveillé. Quant à Victor, il était déjà en train de scruter les cartes maritimes du capitaine.

-Je suis votre nouveau capitaine! annonça l'Irlandais aux quatre membres restants de l'équipage que la tournure des événements semblait ravir.

Comme un seul homme, les quatre commencèrent par jeter les morts par-dessus bord avant de laver le pont.

-Cinq heures de navigation et quatre morts! lança Ariane à Adrien.

-Et nous n'en sommes pas encore au point culminant de la violence, souligna Adrien.

-Pourquoi dis-tu ça? demanda-t-elle.

-J'ai une grande sensibilité à tout ce qui m'entoure, répondit-il.

Parmi les hommes d'équipage, un métis avait particulièrement attiré mon attention pendant la bagarre. Presque aussi grand que l'Irlandais, il était tout en muscles et son regard avait la sagacité des Indiens. Son front et son nez formaient une ligne entière qui s'arrêtait à la bouche, dont les lèvres semblaient constamment sourire de douleur. Ses cheveux plus noirs que le plumage du corbeau étaient tressés en une seule longueur, ce qui lui donnait l'apparence d'un guerrier mystique. À l'exemple d'un coyote ou d'un puma, il arrivait à se fondre avec tout

ce qui l'entourait. S'il réussissait presque à disparaître sur un bateau, l'évidence était qu'une fois dans la nature, il serait presque invisible. Mais comment arrivait-il à faire cela? Toute son apparence relevait d'une symbolique et non d'une réalité, ce qui provoquait, chez l'observateur, « la fuite de l'instant » vers l'imaginaire. Tout portait à ne faire aucun cas de lui et à conduire le regard vers la contemplation de ce qui l'entourait. En travaillant, il semblait participer aux gestes et aux mouvements des autres et non aux siens. Il n'était ni jeune ni vieux et semblait provenir d'une autre époque, d'un autre monde. Le bateau s'éloigna des côtes de la Colombie et de l'Équateur pour se rapprocher lentement du port de Lima, au Pérou, sans pour autant s'y arrêter. Ce n'est qu'une semaine plus tard qu'il accosta dans un tout petit port péruvien, presque à la frontière du Chili. Des bandits nous attaquèrent dès la première nuit. Deux des membres de l'équipage se joignirent à eux tandis qu'un troisième nous laissa tomber pour aller rejoindre une partie de sa famille au Chili. Quant au Métis, il décida de poursuivre l'expédition avec nous. Victor et Théo furent gravement blessés pendant l'attaque et le Métis nous conseilla de les conduire à l'Île des morts afin qu'un sorcier les guérisse.

-L'Île des morts? lui dis-je.

-Oui, l'Île des morts, répondit-il, comme s'il s'agissait du resto du coin.

-

-La mère de ma mère était Indienne, m'apprit-il, et un jour, un « Tamayo » (probablement un descendant des Toltèques) lui donna un serpent tabou qui n'avait pas de crocs. Une nuit, le serpent tabou a fait pousser ses crocs et au matin, il l'a mordue. Je l'ai conduite à l'Île des morts pour que le sorcier la guérisse. Après des heures, j'ai dû la tourner sur le côté pour obtenir suffisamment de place pour étendre mes pieds engourdis, car la pirogue était trop petite.

-La pirogue? s'exclama l'Irlandais.

-Oui, répondit-il, je n'avais que ça pour la transporter. En la tournant sur le côté, continua le Métis, j'ai vu ses yeux et un cri d'horreur a sorti de ma gorge. J'ai crié si fort que les Invisibles m'ont entendu.

-Les Invisibles? s'exclama de nouveau l'Irlandais en donnant un coup de poing victorieux sur la table!

-Continue ton récit, le priai-je.

-Pour marcher sur l'Île des morts, dit-il, un vivant doit être accompagné d'un mort. Moi, j'avais tué le serpent tabou et les Invisibles l'ont accepté.

-Et si nous n'avons pas de mort? le questionnai-je.

-Alors il faut tuer quelqu'un...

-Le serpent était un animal et les Invisibles t'ont laissé entrer sur l'île? Pourquoi dis-tu « quelqu'un » comme s'il s'agissait d'une personne? Explique-moi!

-Ce n'était pas un serpent, dit l'autre, c'était un serpent tabou et un serpent tabou est une personne.

-Tu es certain de ce que tu racontes? interrogea l'Irlandais.

Le Métis fut piqué au vif.

-C'est toi que je vais tuer pour entrer dans l'île! le menaça-t-il.

L'Irlandais sortit son couteau.

-Assez! criai-je.

À la manière d'un écureuil qui ne se décide pas à choisir son arbre, le Métis nous fixa tour à tour puis s'éloigna sans rien dire. L'Irlandais, quant à lui, descendit dans la cale pour en remonter avec une bouteille de rhum. Il alla se planter devant le Métis, ouvrit la bouteille, en but une partie et lui donna le reste. L'homme la vida d'un seul trait.

-Comment le sorcier a-t-il guéri la mère de ta mère? voulus-je savoir.

-Il lui a fait boire quelque chose qui l'a fait siffler.

-Qui l'a fait siffler?

-Oui, elle a sifflé si longtemps qu'un oiseau est tombé sur le sol et le serpent tabou a mangé l'oiseau. Ensuite, le serpent est devenu invisible lui aussi. Le sorcier et les Invisibles ont par la suite participé à une cérémonie bizarre.

-Comment as-tu fait pour voir les Invisibles?

-Je voyais les Invisibles par les yeux du serpent invisible, lâcha-t-il à la façon d'une personne pour qui ma question était de loin la plus absurde qu'elle ait entendue de toute sa vie. Je suis revenu le lendemain avec la mère de ma mère qui était remplie de joie.

Journal d'expédition,

« L'île que nous cherchons se trouve dans le bassin péruvo-chilien, à la hauteur du tropique du Capricorne dans le Pacifique. Victor est mourant alors que Théo est fiévreux et tremblant. C'est la pleine lune et les marées sont terriblement fortes, rien ne semble pouvoir amortir l'action des vagues qui montent de plus en plus haut. Nous sommes dans une très mauvaise passe. James, Arthur et Ariane ont le mal de mer et passent leur temps à vomir. Le bateau est fumant de malpropreté, cela produit un spectacle lamentable. Mais je me sens de plus en plus fort dans l'adversité; c'est dans les petites choses que je me sens perdu. Le Métis et l'Irlandais possèdent des personnalités très fortes et Akuma a un esprit critique très brillant. Adrien fume sans arrêt et passe tout son temps à boire. Jusqu'à maintenant, nous avons échappé à toute véritable région-frontière, ce qui nous a permis de ne pas être inquiétés par les affaires militaires. Je pense souvent aux Indiens écrasés, fouettés, battus, physiquement et psychologiquement, et je serais enchanté d'apprendre qu'il en est et qu'il en a toujours été autrement pour cette tribu d'Invisibles, mais cela, pour combien de temps encore? En y pensant bien, ne suis-je pas moi-même un prédateur qui doit rapporter une médecine n'appartenant qu'à cette tribu et trahir un secret qui causera sa perte? Peut-être même que c'est eux les grands de ce monde et que cette expédition n'est qu'une expérience servant uniquement à évaluer notre folie collective. Y'a-t-il un programme d'envergure visant à mettre fin à une période de l'histoire pour en commencer une autre? Il ne faut pas trop penser, sur ce bateau sans équilibre. Tâchons plutôt de rester réalistes. Nous avons d'énormes difficultés et le but n'est plus très loin. »

CHAPITRE VI

Un volcan vomissait une coulée de lave couleur sang. Autour d'une bande de terre volcanique, de petites îles flottantes protégeaient l'entrée de cette cité infernale. De hautes masses montagneuses affrontaient les nuages. La scène était magnifiquement terrifiante. La seule possibilité d'accoster était de traverser ces îles flottantes et de laisser ensuite le courant nous pousser vers un borbier rougeâtre. Nous étions dans une impasse totale et il n'y avait pas d'autres solutions.

Victor était mort et Théo toussait tellement qu'il arrivait à peine à reprendre son souffle. Après avoir descendu une petite barque du bateau, le Métis, à l'aide d'une échelle de cordages, y descendit. Il transportait Victor sur son dos tandis que l'Irlandais faisait de même avec Théo, lequel perdit la vie dès qu'il fut étendu dans la barque. Arthur, James, Ariane et Adrien restèrent sur le bateau. Quant à Akuma, il descendit avec nous dans la barque. Il nous était difficile de ramer dans cette boue huileuse et il nous fallut longtemps avant de poser les pieds sur une terre ferme.

-Je suis le « passeur », indiqua l'Irlandais, et c'est à moi d'accomplir l'irrévocable passage de la fin.

Ceci dit, il prit Théo dans ses bras et le Métis fit de même avec Victor. Avec une force quasi surhumaine, ils transportèrent Victor et Théo le plus près possible de la bouche du volcan avant de regagner la barque. Ils n'étaient pas encore remis de cette pénible ascension que déjà, ils purent voir en même temps que nous le bras d'une flamme pousser Victor et Théo dans la coulée de lave.

-Retournons au bateau, suggéra l'Irlandais, nous y passerons la nuit et demain, nous reviendrons avec des provisions et des armes pour explorer l'île en profondeur.

-Les provisions vont nous servir, convint le Métis, mais les armes, elles, ne serviront à rien.

-C'est ce que nous verrons, rétorqua à cela l'Irlandais.

Nous commençons à ramer vers le bateau lorsqu'un mur de brouillard tomba sur nous d'un seul coup.

-Ce mur de brouillard est irréel, nous fit savoir le Métis, les Invisibles ont mis cette image dans notre tête pour nous faire peur. Ils nous font voir des images irréelles pour se cacher derrière elles.

-Comment traverserons-nous ce brouillard si on n'y voit rien? questionna Akuma, plutôt sceptique. C'est que réel ou non, il nous empêche de voir le bateau.

-Victor et Théo sont maintenant dans la coulée de lave, répondit le Métis, il faut donc faire comme la coulée. Elle ne s'arrête pas pour réfléchir, elle ne se pose pas de questions, elle ne fait que continuer d'avancer. Continuons d'avancer et les Invisibles cesseront de se « moquer » de nous.

Le volcan cracha de la cendre, la terre trembla quelque peu et le brouillard disparut d'un seul coup. Le retour vers le bateau fut pénible et long. Une fois arrivés à bord de celui-ci, il faisait presque nuit. Adrien était couché sur le pont. Pris de terribles convulsions, il vomissait un liquide épais et verdâtre, semblable à de la pâte dentifrice. Arthur et James se tenaient à ses côtés alors qu'Ariane monta de la cale avec une bouteille de rhum et un entonnoir.

-Que veux-tu faire avec ça? lui cria Akuma.

-Je veux lui faire boire, répondit la jeune femme complètement hystérique.

Mais déjà, Adrien avait tourné de l'œil. Il était mort étouffé. Ariane se tapait la tête sur le plancher du pont tout en sanglotant, pendant que James et Arthur ramenaient le corps d'Adrien dans son hamac. Akuma s'empara d'Ariane et essaya de lui faire comprendre qu'il n'y avait plus rien à faire. L'Irlandais et le Métis se passaient la bouteille de rhum tandis que James et Arthur remontaient de la cale avec deux autres bouteilles. James en ouvrit une qu'il donna à Akuma qui lui, s'empressa d'en boire une bonne quantité avant de la tendre à Ariane et dire:

-Bois, ma fille, il faut absolument que tu boives.

Ariane vida le reste du contenu de la bouteille. Voyant cela, Arthur ouvrit la deuxième et la lui remit. James retourna à la cale pour en chercher deux autres, puis encore deux autres et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le monde soit complètement saoul et que chacun s'endorme dans son coin. L'éveil fut terrible, tant sur le plan physique que psychologique. Il nous fallut remettre notre expédition

au jour suivant. Mais cette beuverie, tout compte fait, nous avait fait du bien. On aurait dit qu'elle terminait une étape de l'expédition pour en commencer une nouvelle.

Ariane demanda à ce que le corps d'Adrien repose aux côtés de ceux de Victor et de Théo.

-On ne peut traverser deux fois la même rivière, l'avisa le Métis.

-Que veux-tu dire? interrogea Ariane.

-L'eau de la rivière est toujours en mouvement et, sans eau, il n'y a pas de rivière. Il est donc impossible de retrouver la même rivière, puisque c'est l'eau qui fait la rivière et l'eau va toujours ailleurs. Les corps de Théo et de Victor n'existent plus, ni dans la vie ni dans la mort. Adrien devra traverser sa propre mort, comme il a traversé sa propre vie. Mais nous le conduirons où nous avons conduit Théo et Victor et ce sera au bras de la flamme de lui indiquer le chemin. L'Irlandais est un « passeur », lui seul sait où accomplir l'irrévocable passage vers la fin. James et Arthur resteront avec toi, ajouta-t-il, et nous, nous partirons avec le corps d'Adrien. Il te faut protéger le bateau, c'est ce que tu dois faire avec James et Arthur. C'est ce qui est le plus important, pour nous... nos vies dépendent de toi, tu comprends?

-Oui, je comprends, répondit Ariane en essuyant ses yeux.

-Aussi, ajouta le Métis, souviens-toi que si nous ne sommes pas revenus de l'île dans dix jours, il vous faudra repartir pour le Guatemala et, surtout, n'essayez pas de nous retrouver.

-Mais on ne peut tout de même pas vous abandonner ici! riposta Ariane.

-Le but de l'expédition, lui fis-je comprendre, c'est de retourner là-bas... avec ou sans l'antidote. Fais ce que tu dois faire et fais-le aussi pour qu'Adrien ne soit pas mort inutilement.

-D'accord! répondit-elle simplement.

De retour sur l'île, l'Irlandais fit avec Adrien ce qu'il avait fait avec Théo et Victor. Une fois encore, le bras de la flamme fit glisser le mort dans la

coulée de lave. Nous avons marché durant des heures pour pénétrer de plus en plus profondément l'intérieur de l'île puis, avant que la nuit ne tombe, nous nous sommes arrêtés pour installer notre campement.

Journal d'expédition,

« Pendant de longues heures, nous avons marché, pénétrant de plus en plus à l'intérieur de l'île et, avant la nuit, nous avons installé notre campement. D'après mes esquisses et le manuscrit du bijoutier, un peuple habiterait l'île depuis « l'Ancien Monde » et le poids du « Nouveau Monde » ferait pencher « l'Ancien Monde » du côté de l'océan. Ce peuple, cette tribu, utiliserait les morts qui accompagnent les vivants entrant dans l'île pour soutenir la partie de « l'Ancien Monde » qui penche sur le côté. Lorsque le volcan crache du feu, « l'esprit » de l'Ancien Monde se réveille pour vérifier si le nombre de morts est suffisant pour soutenir la partie de « l'Ancien Monde ». Si le nombre de morts n'est pas suffisant, « l'esprit de l'Ancien Monde » fait vomir un brûlant liquide rouge, soit « la lave » du volcan qui descend vers l'océan et qui se solidifie pour aider les morts venus du « Nouveau Monde » à soutenir la partie de l'« Ancien Monde » qui penche sur le côté. Après quoi, une partie du brûlant liquide rouge se solidifie plus loin dans l'océan pour former les îles flottantes. »

Le cinquième jour, de temps en temps, nous entendions un son aigu. C'était une sorte de signal cérébral qui nous faisait vaciller. Après avoir entendu le son une dizaine de fois, une forme translucide s'avança vers nous. Cette forme avait l'apparence d'un tronc d'arbre à tête d'oiseau. Puis le son devint tellement aigu, qu'il faillit nous transpercer les tympans. Lorsque le son s'arrêta enfin, le tronc d'arbre à tête d'oiseau translucide prit une forme plus concrète, soit celle d'un humain avec, sur sa tête, un serpent noir à tête rouge. Ce qui nous avait d'abord donné l'impression d'être une tête d'oiseau se matérialisait nettement sous nos yeux. Le serpent enroulé sur lui-même ne nous quittait pas des yeux. L'humain avait le nez écrasé, une bouche de grandeur moyenne, un cou démesurément long, un corps mince et de longs bras aux mains larges. De petites jambes robustes et de larges pieds soutenaient sa personne. Cet humain avait une allure époustouflante, empreinte d'une grande sérénité. Je l'entendis nettement, dans ma tête, me demander de le suivre. Je remarquai également que lorsqu'il parlait, une lueur jaunâtre apparaissait dans ses yeux. Les autres semblaient aussi avoir entendu le message puisque tout comme moi, ils s'apprêtaient à le suivre. J'eus vraiment la preuve qu'il s'agissait d'un signal cérébral, car lorsque nous avons entendu un son grave à basse fréquence, nous avons tous ressenti cette même sérénité qui émanait de l'étrange humain que nous suivions.

Arrivés au pied d'un pic rocheux, un fouillis de petites pierres et d'épines couvrait le sol. Il nous fallut escalader ce rocher, dont certaines fissures laissaient passer une lumière jaunâtre. Lorsqu'enfin nous descendîmes l'autre versant du rocher, la nuit était tombée. Un véritable hurlement sortit de la gorge de l'humain (appelons-le l'homme au serpent) et le même hurlement retentit de nouveau plus loin.

-On voit le vide, dit le Métis.

-Nous le voyons tous, répliqua Akuma. Est-ce une vision?

-Non, répondit l'homme au serpent. Ce n'est pas une vision, c'est un passage vers « l'Ancien Monde ». Il vous faudra y sauter avec moi.

Soudain, tour à tour, chacun sentit une main lui saisir solidement le bras et tel dans un rêve, nous nous sommes retrouvés devant une absurdité qui pourtant, était bien réelle. Un vieillard qui paraissait avoir plus de cent ans faisait des pirouettes au-dessus d'une bouteille vide. Dans une enceinte de pierres volcaniques, des « hommes au serpent » se lançaient un pot de terre cuite rempli d'eau brûlante. C'était une sorte de jeu. Des dizaines, voire de centaines de milliers de crânes, s'étendaient à perte de vue sur le sol. Impossible de les déloger ou de les faire bouger, du fait qu'ils étaient « soudés » entre eux par de la lave séchée. C'était comme si le sol nous regardait avec des yeux creux et vides. Le vieil homme s'approcha de l'Irlandais qui aussitôt, brandit son couteau. Impressionné par ce geste et le considérant comme un acte de bravoure, le vieil homme aux pirouettes annonça, pour le plus grand plaisir « des ancêtres », un combat de « la chair des morts ».

-Qu'est-ce qu'un combat de la chair des morts? s'enquit l'Irlandais.

-Suivez-moi, dit le vieil homme avant de nous conduire vers un bassin naturel d'eau bouillante.

Et là, il annonça:

-Lui! en montrant du doigt l'Irlandais, et lui! en désignant un « homme au serpent », devront se battre dans l'eau qui brûle et si l'un d'eux réussit à tuer l'autre avant l'autre, ce dernier sera mangé, car l'eau qui brûle rend meilleure la « chair des morts ».

N'ayant aucune envie d'être cuit et de servir de repas à ces cannibales, l'Irlandais s'empressa de poignarder le vieil homme, lequel en conclut que l'adversaire acceptait le combat.

-Cet enfoiré ne saigne même pas! cria l'Irlandais en lui enfonçant à nouveau son couteau dans le corps.

Mais une fois de plus, le vieillard, plutôt que de s'effondrer, semblait apprécier ce geste.

-Tu l'auras voulu, sale merdier! vociféra l'Irlandais en lui enfonçant cette fois son poignard dans l'œil.

Là, le vieil homme se mit à hurler pendant que l'Irlandais lui enfonçait son poignard dans l'autre œil.

-Ça y est! lança-t-il, j'ai trouvé ton point faible!

Puis il ajouta:

-Écoute, mon vieux... je suis navré, mais je n'ai pas fait tout ce chemin pour prendre un bain bouillant et encore moins pour me faire cuire. Désolé pour ton *match* contre ton « poids plume », mais je préfère me saouler au rhum et te regarder faire des pirouettes!

Ce disant, il sortit deux bouteilles de son sac. Il en donna une au vieillard qu'il venait de combattre, mais lorsque ce dernier la saisit, il ajouta, tout en retenant la bouteille:

-Je veux que quelqu'un qui ne voit pas puisse voir de nouveau.

Du coup, le vieillard trempa ses mains dans l'eau qui brûle jusqu'à ce que leur peau se détache en lambeaux. Il les glissa ensuite dans un bocal de cire chaude et après les avoir retirées, étendit la cire sur ses yeux. Ses mains avaient retrouvé leur aspect d'avant et ses yeux voyaient à nouveau.

-Maintenant, proposa-t-il à l'Irlandais en lui montrant le pot de cire, donne-moi toutes tes bouteilles et en retour, je te donne ceci.

Invisibles ou pas, nous avons passé la nuit à boire et à danser. Au matin, nous avons trouvé l'Irlandais mort. Dans un délire alcoolique, le pauvre avait mangé de la cire, croyant que cela le rendrait invisible.

-Ils vont le faire bouillir et le manger, soupira le Métis.

-On ne peut plus rien pour lui, répliqua Akuma. Il nous faut le pot de crème.

-Non, rétorqua le Métis, la crème guérit les blessures, mais elle ne rend pas la vue à quelqu'un qui s'est fait piquer par un serpent.

-Tu as raison, de l'approuver le vieil homme, il te faut ceci...

Puis il alla chercher une peau de serpent contenant un liquide. À l'une de ses extrémités, la peau était scellée avec de la boue séchée et durcie.

-Maintenant, prévint le vieillard, il vous faut vite partir avant que les serpents ne se rendent compte que le « lait de leur mère » a disparu.

-La peau est bien petite, constata le Métis.

-Si elle était plus grosse, expliqua le vieillard, trop de liquide ferait mourir et plus petite, elle ferait aussi mourir qui la boirait. Ceci contient la quantité exacte et une fois que le liquide sera sorti et bu, il faut brûler la peau de serpent! Si vous ne le faites pas, la peau du serpent pourrait se venger et redevenir serpent. On dit que le serpent qui revient dans sa peau peut renverser un monde. C'est ce qui est arrivé à notre tribu avant d'avoir trouvé le chemin vers l'invisible.

Le vieil homme nous prit par le bras et à tour de rôle, nous fit remonter du vide à la « vitesse de la lumière ». À nouveau, nous nous retrouvâmes au pied du pic rocheux, couchés dans le fouillis de petites pierres et d'épines.

-Ce n'est pas vrai, lança Akuma, nous avons sûrement rêvé tout ça!

-Nous n'avons pas rêvé, signifia le Métis, j'ai la peau du serpent dans les mains.

-Alors nous sommes devenus fous, répliqua Akuma.

-Nous sommes peut-être devenus fous, dis-je, mais ce qui est certain, c'est que nous participons à la même folie et qu'il nous faut retourner au bateau.

Nous avons marché une bonne partie de la journée et sommes parvenus à retrouver notre barque avant la tombée de la nuit. Lorsque le mur de brouillard tomba derrière nous, j'ai souri en pensant que par ce moyen, les Invisibles nous fermaient la porte et qu'à nouveau, ils « nous » cachaient leur monde. Nous avons ramé dans la boue jusqu'à ce que la barque atteigne le bateau. Dès qu'ils nous aperçurent, Ariane, Thomas et Arthur se montrèrent tous surpris de nous voir revenir aussi vite.

-Comment aussi vite? lança Akuma.

-Mais vous êtes partis seulement hier! répliqua Ariane.

-Nous avons l'antidote! annonça le Métis tout sourire.

« Voyager à la vitesse de la lumière... » pensai-je alors qu'Ariane rendait son sourire au Métis tout en lui disant:

-Peut-être qu'un jour, tu seras toi-même mon antidote...

Journal d'expédition,

« Lorsque le bateau commença à naviguer vers notre lieu de retour, étrangement, ni l'antidote ni le nombre de morts ne faisaient l'objet de mes préoccupations. Je n'éprouvais que haine envers toute chose. J'avais le pressentiment que j'allais me rencontrer moi-même, quelque part, et que ce quelque part approchait lentement. Je fus pris de vomissements et de fièvre. Je me suis endormi avec le feu dans ma tête et je tremblais de tout mon corps. Un puissant délire s'empara de moi. »

CHAPITRE VII

Ariane posa sa main sur mon front.

-Sa fièvre ne diminue pas, s'inquiéta-t-elle, j'ai bien peur qu'il soit condamné à mort.

-T'approches pas trop, la prévint Akuma, c'est peut-être contagieux.

-Si c'était contagieux, dit Thomas, nous l'aurions tous.

-Nous aurions tous quoi? demanda Arthur.

-La fièvre! lui répondit Thomas.

-C'est peut-être simplement un coup de soleil sur la tête, fit Arthur comme s'il nous prenait pour des imbéciles.

La cloche du bateau sonna.

-Que se passe-t-il? chercha à savoir Thomas.

-C'est le Métis qui fait sonner la cloche, répondit Ariane.

-Un chalutier s'approche de nous, lança le Métis, et je trouve assez surprenant de voir un chalutier aussi loin des côtes.

-Nous avons du whisky et de la vodka! cria un homme à partir du pont de son embarcation.

-Vos bouteilles ont-elles des « étiquettes »? questionna le Métis.

-Non, répondit l'autre, mais c'est de la qualité!

-Nous, on a du « rhum » et des pommes... il nous faut un remède pour soigner notre ami malade.

-Quel genre de malade?

-Fièvre, tremblements, vomissements et délires... nous craignons le pire et nous n'avons rien pour le soigner.

-Il faut le tenir éveillé le plus longtemps possible et le tenir assis ou debout. Ne l'enveloppez surtout pas, il faut qu'il ait encore plus froid. Il faut qu'il tremble de froid et non de fièvre. Je suis prêt à vous échanger deux caisses de whisky, trois caisses de vodka et un jeu d'échecs en ivoire contre quatre caisses de rhum étiqueté et un baril de pommes, proposa l'homme du chalutier.

-C'est pas assez! cria le Métis, il faut quelque chose pour le malade.

-J'ai un remède fabriqué avec du crottin de cheval, du sang de requin et de l'alcool pur à cent pour cent que l'on a fait mariner dans une chaudière remplie d'algues. C'est dégueulasse à boire, mais votre malade va se taper une telle diarrhée, qu'il n'aura plus rien à vomir. Du coup, la fièvre va tomber en seulement quelques heures.

-C'est bon, consentit le Métis, descendez votre barque et envoyez-nous un homme pour procéder à l'échange.

-Envoyez-en un vous aussi et les hommes procéderont à l'échange à mi-chemin.

-C'est d'accord! cria le Métis en tirant un coup de fusil dans les airs pour que l'autre comprenne bien qu'il était armé.

L'échange eut lieu selon l'entente et chacun poursuivit sa route. On me fit boire « cette merde » et de grosses larmes me montèrent aux yeux. Une sueur froide me parcourut tout le corps. Je ressentis une crampe terriblement douloureuse dans le ventre, puis une autre, et encore une autre, la dernière toujours plus forte que la précédente. On m'attacha complètement nu dans le hamac de Victor et on me descendit à la hauteur de l'eau. Le bateau avançait lentement et je croyais délirer jusqu'à ce que je me « vide » complètement, exactement comme l'avait dit l'homme du chalutier. Trop faible pour crier, je ne pouvais rien faire d'autre qu'attendre. Lorsqu'on me remonta sur le bateau, j'avais retrouvé ma pleine conscience et la fièvre s'était dissipée. Je grelottais comme un nouveau-né, mais je me savais vivant. Durant la soirée, Ariane, le Métis, Akuma, James, Arthur et moi avons fait une petite fête pour célébrer ma guérison.

Victor, Théo Adrien et l'Irlandais étaient tous morts, sans compter le capitaine du bateau et les trois hommes d'équipage. Huit personnes avaient perdu la vie pour qu'une seule retrouve la vue.

Nous voyagions sans aucune autorisation, et cela, sans compter les pirates, les rebelles et les trafiquants qui menaçaient à tout moment de s'emparer du bateau et de nous tuer. Mais ce danger était incontournable et nous nous étions habitués à côtoyer la mort. Faut dire que nous étions armés jusqu'aux dents, grâce à l'ancien capitaine du bateau que l'Irlandais avait tué et qui se livrait au trafic d'armes.

Une nuit, nous avons entendu des coups de feu, tirés non loin du bateau. Thomas et Arthur s'empressèrent de prendre les mitrailleuses et de tirer dans la direction d'où provenaient les coups.

-Assez! cria le Métis. Qui sait si ce ne sont pas des réfugiés ou des naufragés qui ont besoin d'aide?

Thomas et Arthur ne demandaient pas mieux que d'aller voir.

-On pourrait peut-être s'approcher? soumit Thomas.

-Je crois que ce ne sera pas nécessaire, dit le Métis, il semble que ce soit eux qui s'approchent de nous.

Nous avons tous pris des armes pour ensuite les pointer en direction du petit bateau de croisières battant pavillon chilien. Une armée de policiers nous fit comprendre, via un haut-parleur, que nous étions en état d'arrestation.

-Ces hommes ne sont pas plus policiers que nous! s'écria Thomas qui se mit à mitrailler le petit bateau comme s'il s'agissait d'un paquebot.

Arthur avait déjà vidé son chargeur et Akuma criait des injures tout en tirant constamment au même endroit, dans le but de percer la coque.

-ASSEZ! ordonna le Métis.

Mais rien à faire! Thomas, Arthur et Akuma tiraient sans relâche. Le petit bateau de croisières avait disparu depuis au moins vingt minutes et nos trois hommes continuaient de tirer et de mitrailler avec un plaisir évident.

-Si ces salauds étaient armés comme nous le sommes, ils nous tireraient dessus comme des canards, dit Thomas.

-Il va falloir modifier notre direction, lançai-je. Ça va nous refroidir un peu les idées, d'autant plus que nous nous approchons dangereusement des côtes de l'Équateur. Nous allons retourner vers le large et revenir sur la côte, près d'un tout petit port du Salvador qui a pour nom *El Dia*. Il faudra atteindre ce port avec la barque, car on va devoir saborder le bateau. On ne doit pas laisser de preuves susceptibles de nous faire croupir en prison pour le reste de notre vie.

-Les prisons d'Amérique du Sud n'ont rien à voir avec un hôtel, répliqua Akuma, j'y ai passé deux ans et croyez-moi, en ce qui me concerne, je suis prêt à tuer n'importe qui pour ne pas y retourner.

Quinze heures plus tard, à bord d'une petite barque, nous atteignons tous les six le port d'*El Dia*. Le gardien nous regarda avec une intensité particulière. Thomas et Arthur transportaient les caisses de whisky et de vodka avec eux, Akuma les caisses de rhum et Ariane, le jeu d'échecs. Le gardien accepta de nous laisser passer, moyennant une caisse de whisky, une de vodka et une autre de rhum. Le brouillard était humide et il nous fallait trouver un endroit pour dormir.

-Je suis fils de rebelle, nous fit savoir le gardien, dites-moi ce que vous voulez!

-Passer au Guatemala, répondit le Métis. Peux-tu user de ton influence pour nous aider?

-Je suis métis, moi aussi, l'informa le gardien. Ce petit port est juste un poste d'observation. En général, les rebelles n'aiment pas les nouveaux venus, mais l'alcool est un langage universel.

-J'ai le visage affreux de la mort des nôtres gravé dans ma mémoire, souligna le Métis. Donne-nous une indication précise et je t'échange les caisses d'alcool contre six fusils, de la nourriture et un guide.

-Très bien, agréa le gardien, je vais vous soustraire des griffes de la mort.

L'homme avait des coquilles d'huîtres éparpillées tout autour de lui, ce qui sauta aux yeux du Métis.

-Tu vois les coquilles d'huîtres un peu partout? me fit-il remarquer à voix basse.

-Oui, fis-je. Je ne serais pas surpris que des « Jivaros d'Amazonie » échangent des têtes réduites contre des coquilles d'huîtres. Pourquoi prendre les coquillages au Salvador s'il y en a partout? Les Indiens d'Amazonie sont les plus réfractaires, ils ne parlent aucune autre langue que la leur et il n'y a qu'au Salvador que quelques Indiens connaissent cette langue. Ce sont ces Indiens du Salvador qui vendent les têtes réduites aux antiquaires qui eux, sont prêts à payer une fortune pour en posséder quelques-unes et les revendre ensuite à de riches collectionneurs. Et les « Jivaros », que font-ils avec les coquilles d'huître?

-Toutes sortes de bizarreries, m'indiqua le Métis. Par exemple, ils réduisent les coquillages d'huîtres en poudre, qu'ils mélangent ensuite avec des plantes médicinales visant à contrer la malaria et d'autres maladies mortelles. Cette poudre servirait aussi à attirer des serpents de quatre à six tonnes que les Indiens tueraient pour leur peau. L'important, ajouta le Métis, c'est que, aussi incroyable que cela puisse paraître, je parle la langue des Indiens d'Amazonie... j'ai vécu là-bas avant de me faire enlever. On m'a ensuite vendu à des marchands anglais qui m'ont fait travailler dans une de leurs industries de Malaisie. J'étais très jeune, mais j'ai pu m'échapper à temps. Nous n'aurons donc aucun problème à rentrer au Guatemala avec un guide indien du Salvador.

Effectivement, la traversée de la frontière entre le Salvador et le Guatemala ne présenta aucun problème. Une fois au Guatemala, Akuma prit la relève et nous conduisit sains et saufs jusqu'à la merveilleuse maison de Maria. Nous étions enfin revenus, ou presque, à notre point de départ.

Le psychiatre s'occupa de Maria. Après que celle-ci eut bu l'antidote, il la prévint:

-Quoi qu'il arrive, n'ébruïte surtout pas l'affaire. Il est inutile que tout le monde sache que tu as retrouvé la vue à cause de cette « mixture » que des gens sont allés chercher à l'autre bout du monde. Lorsque tu auras retrouvé la vue, apprends-leur la nouvelle sans leur raconter comment ou pourquoi. Si ça se savait, la nouvelle ferait le tour du pays en un instant et le monde entier voudrait te voir, te parler et qui sait... effectuer des « tests » avec ton sang, tes os, tes yeux et je ne sais quoi d'autre!

Pendant que le psy parlait, Maria commença à saigner tant du nez que des oreilles, en plus de cracher du sang. Même qu'elle en avait qui lui sortait du coin des yeux. Puis soudain, tout s'embrouilla autour d'elle.

-Je commence à distinguer les choses qui m'entourent, déclara-t-elle, mais tout est embrouillé.

-Laisse-moi te rincer les yeux avec de l'eau distillée, dit le psy.

-Je vois de plus en plus clairement!

-Je vais maintenant te rincer les yeux avec plus d'eau.

-Ça y est, s'exclama-t-elle en souriant. Je vois! Je te vois et tu es exactement comme je t'avais deviné.

-Maintenant, repose-toi! N'empêche que j'avais...

-Tu avais quoi? l'invita-t-elle à poursuivre.

-Je craignais ta réaction... c'est que tu ne m'avais jamais vu!

Maria éclata de rire.

-Ce qui m'effrayait, moi, c'est que tu me voyais sans que je puisse te voir me voir. Mais tu peux dormir tranquille, dès que j'ai entendu ta voix, je t'ai aimé, toi et ta douceur. Même aveugle, je voyais bien que tu t'intéressais à moi et j'ai tout de suite compris que tout ce qui m'était arrivé, c'était pour te trouver... toi. Le temps et les moyens ont été soigneusement planifiés par le destin.

Pendant un certain temps, Maria ne laissa rien paraître devant ceux qui ne savaient pas. Elle continuait de porter ses lunettes en écailles de tortue, comme si de rien n'était.

Un jour, en dépit de la chaleur, elle décida de marcher sur le bord de la mer. Ceci fait, elle retourna vers l'hôtel en disant:

-J'ai vu l'eau de la mer! J'en suis persuadée, j'ai vu l'eau de la mer!

Puis elle retira ses lunettes avant de regarder tout autour d'elle. Témoin de la scène, un client fut à ce point stupéfait, qu'il en échappa sa bouteille de bière, laquelle roula sur le plancher.

-Je la vois! cria Maria en pointant du doigt la bouteille.

-Il s'agit peut-être d'un miracle! avança un autre client.

-J'en doute fort, répliqua Maria, mais le jour de la glorieuse assomption de Marie, je ferai toujours dire une messe pour la Sainte Vierge.

Akuma joua bien son jeu, peut-être même un peu trop. Pour montrer qu'il n'était au courant de rien, il dit aux clients:

-Tous les jours de l'Assomption d'une vierge, les filles danseront sur les tables et j'offrirai une tournée à tout le monde!

Pour ne pas être en reste, Misoko annonça qu'elle-même allait danser sur le comptoir. Il n'en fallait pas davantage pour que tous les clients se mettent à applaudir.

-Il ne faut rien dire pour éviter d'attirer les policiers ici, indiqua le psy. L'histoire du miracle pourrait attirer trop de monde.

En raison de leurs trafics divers et de leurs nombreuses magouilles, les clients de l'endroit avaient tant de problèmes avec l'armée et la police, qu'à jamais, il garderait secrète l'histoire de la fille aveugle. Aussi, quelques rebelles s'empressèrent de lever leurs verres à l'unisson en promettant:

-Ne vous souciez de rien, Monsieur le psychiatre, rien ne sortira d'ici de notre vivant.

Et tous rirent de bon cœur.

Thomas et Arthur décidèrent de s'installer à l'hôtel pour de bon.

-En échange de ton accueil, dirent-ils à Akuma, nous nous occuperons de « l'ordre ».

-Vous me serez vraiment utiles! s'exclama Akuma avec le sourire. Et pour vous souhaiter la bienvenue chez vous, voici une bouteille de porto!

-Nous restons aussi, annonça Maria en parlant d'elle et du psy.

-Mais tu ne m'as pas consulté, protesta le psy.

-Trop tard! fit-elle. Tant pis pour vous, Monsieur, si vous avez eu la maladresse de mordre à l'hameçon. Et qui plus est, je vous annonce que vous allez me marier.

Les hommes éclatèrent de rire et comme un seul homme, se levèrent tous pour s'emparer du psy.

-Un poisson, ça va dans la mer! cria un des hommes.

-Oui, renchérit un autre, et en plus, ça nage dans l'eau froide!

Ils conduisirent le psy vers la mer tout en chantant en chœur *l'Ave Maria*. Ils pénétrèrent dans l'eau jusqu'à la hauteur des genoux et réunirent leurs forces pour lancer le psy le plus loin possible. Du bord de la plage, Maria et Helly applaudissaient et riaient.

-Il semble que la joie soit revenue à la maison! souligna Maria.

-C'est si bon d'entendre des gens rire, ajouta Helly, et de les voir s'amuser comme autrefois.

Akuma aussi était ému de voir les gens en train de rire et s'amuser. Tout le monde payait un verre à tout le monde et l'argent emplissait la caisse comme jamais, et ceci, avant même que la soirée n'ait débuté.

-Moi aussi, j'ai une nouvelle à annoncer! proclama Serge. Mika est enceinte et je vais être papa.

Serge n'avait certes pas prévu la réaction de son auditoire, qui fut celle de le lancer lui aussi dans l'eau. Du coup, le psychiatre en profita pour se venger. Tous s'amusaient dans la mer comme des collégiens. Une fois le calme revenu, le Métis se leva et lança:

-Moi, je n'ai rien à dire!

Et il courut vers la plage avant de se jeter lui-même à l'eau.

L'alcool aidant, tous gagnèrent la plage et tels des gamins, riaient, criaient, sautaient et plongeaient.

-Il faut faire un gros feu de joie, un énorme feu de joie! décida Ariane. Allez, les hommes! Il nous faut du bois, beaucoup de bois pour un beau feu! Où est passé le joueur de guitare? demanda-t-elle.

-Je vais le chercher! cria un homme.

Akuma, James et Arthur improvisèrent un bar à l'aide d'une longue table et des chaises qu'ils installèrent à proximité du feu. De son côté, Misoko s'amena avec une dizaine de miches de pain qu'elle déposa sur la table.

-L'alcool est à vendre, annonça-t-elle, mais le pain, lui, est gratuit! Et je retourne à la cuisine pour en chercher encore plus.

James et Arthur amenaient les bouteilles sur la table. Sauf qu'il y en avait beaucoup.

-Vraiment beaucoup trop, leur souligna Akuma.

-Le bois ne manquera pas non plus! rigola le Métis qui s'amenait au même moment avec les bras surchargés de tiges de bambou.

-Nous en avons pour la nuit! s'exclamèrent les autres.

-Avec tout ce que nous avons apporté, convint un autre homme, c'est sûr que nous en avons pour la nuit!

Du coup, tous éclatèrent de rire. Et on se mit à boire et à manger du pain devant le feu qui crépitait. La nuit tomba d'un seul coup, juste au moment où le joueur de guitare arriva.

-Bravo le *sombrero!* crièrent en chœur les hommes qui déjà, commençaient à être ivres.

Alors que le guitariste entama un air typiquement guatémaltèque, qu'une musique lente et plaintive s'élevait dans cette nuit éclairée par un magnifique feu de joie et que le bruit régulier des vagues semblait vouloir prendre part à cette soirée, j'ai cru que mon cœur allait éclater de tristesse et d'ennui. Le spectre de tous les morts que j'avais connus depuis ma naissance se dressait devant moi. Une main se réfugia dans la mienne. C'était celle d'Helly. Dans l'autre main, elle tenait une bouteille de rhum déjà ouverte.

-C'est pour partager avec toi, articula-t-elle en pleurant.

Journal d'expédition,

« Je savais déjà qu'à trop côtoyer la folie, on finit par devenir fou. L'expédition m'a appris qu'à trop côtoyer le danger, on devient dangereux. À trop côtoyer la mort, on finit par s'y habituer. Ce dont on ne peut s'habituer, c'est le silence tragique qui accompagne la mort. Le silence mortel sans jugement, sans armure et sans fin. Tout bon chasseur sait qu'il faut toujours s'approcher du corps de sa proie pour être certain qu'elle est bien morte. La mort s'approche de sa proie comme un chasseur pour vérifier. Mais quelquefois, c'est la proie qui se venge et qui tue le chasseur, comme quelqu'un qui, mortellement blessé, peut se relever et d'un coup de silence, faire trembler la mort de peur et d'effroi. Cette expédition m'a appris le calme et l'endurance, de même qu'elle m'a appris que le couteau flaire le lâche comme un animal flaire la trace de celui qu'il va tuer. Mi-humain, mi-animal, j'ai appris à regarder la meute sans hurler. »

CHAPITRE VIII

Le père de Maria mourut quelques semaines plus tard.

-Je meurs en paix, avait-il exprimé, sachant que sa fille avait retrouvé la vue.

Maria hérita d'une fortune colossale et moi, je reçus trois cents millions pour avoir rapporté l'antidote. Maria fit cadeau de cinq cents mille dollars à chaque membre du groupe alors qu'Akuma, Misoko, Thomas, Arthur, Ariane, le Métis, Serge, Mika et le psy tentèrent de retracer les familles d'Adrien, de Victor et de Théo pour leur donner la part qui aurait dû leur revenir s'ils avaient été encore vivants. Maria et le psy emménagèrent dans la maison familiale d'Helly au Costa Rica. Akuma et Misoko se firent construire une *hacienda* au Mexique tandis que Serge et Mika prirent la relève de l'hôtel du Guatemala avec Thomas et Arthur. Ariane et son Métis se firent construire une maison non loin de l'hôtel et Helly, elle, s'acheta un penthouse à New York. De mon côté, je décidai de revenir à Montréal. J'avais en tête l'idée de m'acheter un immense voilier et de naviguer vers la Polynésie. Je m'ennuyais terriblement de « sale bête »; j'avais déjà eu un chien, dans le passé, et je m'étais promis, après sa mort, de ne jamais plus en posséder un autre. Sauf que « sale bête » n'était pas un chien comme les autres.

Revoir le Plateau Mont-Royal et entendre enfin parler français fut pour moi un grand bonheur. J'avais l'impression de rentrer au bercail après un trop long exil. Mes œuvres d'art continuaient de se vendre à prix d'or partout dans le monde et j'appréciais ma solitude. J'ai acheté le triplex dans lequel je vivais et hormis quelques bricoles, je n'ai rien changé à ma vie. Un matin, j'ai fermé les yeux et j'ai choisi, comme ça, au hasard, un livre dans ma bibliothèque. Je l'ai ouvert à la dernière page et lus la première ligne: « Ce qui revêt l'apparence d'une fabrication théâtrale pourrait bien n'être que la simple réalité. »

Sans trop savoir pourquoi, j'ai déposé la totalité de mes livres sur le bord du trottoir et sur un grand papier cartonné, j'ai écrit: « À DONNER ». Quelques heures plus tard, il ne restait plus rien. J'ai fait la même chose avec ma bibliothèque et vingt minutes plus tard, quelqu'un l'avait déjà prise. Je pouvais enfin souffler un peu. J'ai fait une guerre sans merci à tout ce qui se rapprochait de l'écriture: revues, journaux, textes... même le calendrier y passa. Ensuite, ce fut les crayons à l'encre, à mine, de couleur, de feutre, puis les gommes à effacer, mon ordinateur, la télévision, la radio, le réveil et ma table d'écriture. C'était

merveilleux! Je ne comprenais pas la signification de mes actes, mais mes pensées tournaient autour de deux mots: « Théâtrale » et « Réalité ». La théâtrale représentait dans mon esprit la lumière de la mort et la réalité représentait la mort elle-même. J'en connaissais assez en psychologie pour me rendre compte que j'allais droit vers le suicide. Le premier signe du suicide est de tout donner, mais ici, c'était autre chose, c'était une autre forme de suicide, c'était de la dévastation. Puis, en marchant à quatre pattes, je me suis mis à parcourir chaque pièce et à ramasser tous les morceaux de papier que je trouvais. C'est ce que je fis jusqu'à ce que la nuit tombe. Là, j'allumai une lampe-torche pour me débarrasser de tout ce qui était chandelle, cierge, lampe, ampoule électrique. Ensuite, j'ouvris toutes les fenêtres. Un bon vent frais balaya l'air chaud du corridor. Une silhouette à tête d'oiseau s'avança vers moi. Elle sifflait un son clair et monotone. À la lumière de la lampe-torche, la silhouette était morbide. Le son clair se transforma en un grognement. Quelque chose accompagnait la silhouette et ce quelque chose, c'était « sale bête » qui venait d'un autre monde pour me saluer. Je sautai sur le téléphone et l'on finit par me mettre en communication avec l'hôtel du Guatemala.

-Allô, qui est à l'appareil?

-C'est moi, dis-je.

-Toi! s'écria Mika. Comment vas-tu?

-Pardonne-moi, lui dis-je, j'ai à peine trois minutes pour te parler... je veux juste savoir si « sale bête » va bien.

-Il vient de mourir à l'instant, me renseigna Mika.

-Je suis désolé... c'était un bon chien.

Une colère terrible s'empara de moi. Je n'éprouvais qu'une seule joie! La joie du guerrier qui se prépare à danser et chanter l'interminable chant de guerre. J'allais prendre le chemin de la guerre. « Sale bête » était venu jusque chez moi pour m'en convaincre. J'allais prendre la mort dans mes bras pour la faire danser. L'instant que j'avais redouté toute ma vie venait d'arriver. Cette silhouette qui accompagnait le chien, c'était la mienne. Je courus vers la taverne pour vérifier si j'y étais. À ma table était assis un homme au cou très long avec des yeux largement ouverts où luisait une petite étincelle jaune. Je posai ma main sur son épaule.

-Rassure-toi, lui lançai-je, moi aussi je meurs de soif.

Puis je criai au serveur:

-Deux pichets de bière et deux verres!

Le serveur déposa les deux pichets et les verres sur la table.

-Vous attendez quelqu'un? me demanda-t-il.

-Ai-je l'air d'être seul? lui répondis-je.

-Mais vous êtes seul, Monsieur!

-Vous avez raison, je m'amuse à être deux.

Le serveur me prit d'abord pour un imbécile, mais suite au généreux pourboire que je lui remis, il devint souriant. Ça lui paraissait tout à fait normal de me voir parler tout seul dans mon coin. Pichet après pichet, nous devenions saouls tous les deux. Les Invisibles peuvent aussi se saouler s'ils en ont les moyens. Je riais à en avoir les larmes aux yeux pendant que les autres buveurs riaient de me voir rire seul.

-Je voudrais mourir! m'exclamai-je. Je voudrais boire jusqu'à mourir!

Je criai au serveur de nous apporter deux autres pichets. Les gens qui m'entouraient avaient un plaisir fou à me voir ainsi boire comme deux hommes.

-Tu voudrais mourir! me demanda l'Invisible.

-Dans un sens, oui.

-Ça tombe bien, car je suis venu pour te tuer.

Je me levai pour me rendre aux toilettes. Chemin faisant, un homme voulut savoir comment je me portais.

-Très bien, lui répondis-je. J'ai un Invisible à tuer et ensuite, je me fais servir un triple *scotch*.

-Il n'y a qu'un seul moyen de tuer un Invisible, me signifia l'autre, et c'est de l'ignorer.

Tous deux, nous avons éclaté de rire. En sortant des toilettes, l'homme a glissé sur le plancher de céramique humide et dans sa chute, il s'est fendu le crâne. Le sang giclait partout. Pendant ce temps, mon Invisible m'attendait calmement à ma table.

-Alors, m'adressa-t-il, tu devais me montrer comment on tue quelqu'un.

Une haine brutale me traversa et je regardai l'Invisible droit dans les yeux pour lui dire:

-Il y a l'Ancien Monde et il y a aussi le Nouveau Monde... mais il y a l'autre monde et celui-là, tu ne le connais pas. Dans cet autre monde, même les dieux n'osent pas y mettre le pied. Dans cet autre monde, si tu recules, tu meurs de peur, si tu avances, tu tombes dans un gouffre sans fond et si tu restes au même endroit, alors le doute s'empare de toi et ce même doute finit par te rendre fou. En essayant de te frayer un chemin jusqu'à moi, tu as eu l'impression de faire quelque chose dont les autres sont incapables. Tu as pris une attitude théâtrale, car tu voulais vérifier si tu étais capable de me prouver que tu pouvais prendre une forme indéfinie. Tu voulais qu'il te soit possible de passer d'un monde à l'autre. Tu peux tromper toute la race humaine, si tu veux, mais tu es et restera toujours un vieil imbécile. Tu n'aurais jamais dû tuer le chien! Tu as dépassé tes limites! Rien n'est plus monstrueux qu'un homme qui peut contrôler sa folie, car pour lui, la confusion n'existe pas. Maintenant, regarde-moi dans les yeux, car je vais bientôt mettre fin à ce bavardage inutile.

En entendant ces paroles, les yeux de l'Invisible devinrent plus grands.

-C'est tout ce que tu sais faire? lançai-je.

Là, il émit un son extrêmement aigu, me laissant sur l'impression que quelque chose se déchirait en lui.

-Tu joues bien ta pièce, poursuivis-je, mais ton décor n'est pas fameux.

Un rugissement sortit de sa bouche, semblable à celui d'un tigre venant de recevoir un coup mortel. Puis soudain, il devint triste, même son orgueil

devenait de plus en plus triste. Il me fit un signe de tête et le serveur m'apporta un seul pichet.

-Votre ami est parti, dit-il en riant. Tenez... c'est ce monsieur dans le coin qui vous l'offre.

Je me suis retourné pour remercier le monsieur en question, mais il n'y avait personne. Je levai mon verre en adressant un sourire au serveur qui à la fermeture, vint s'asseoir à ma table avec deux triples *scotches*.

-J'ai téléphoné à l'hôpital pour prendre des nouvelles de l'homme qui s'est blessé dans les toilettes, m'apprit-il, et il m'a dit qu'il se portait plutôt bien. Il m'a aussi dit de vous offrir un triple *scotch*.

Puis le serveur appuya ses deux poings sur la table et se pencha vers moi pour poursuivre ainsi:

-Pardonnez-moi, mais j'aimerais vous demander quelque chose. Je travaille ici depuis quelques mois et j'ai cru, en descendant au rez-de-chaussée, voir des têtes rouler sur le sol. Cette semaine encore, j'avais les yeux baissés pour remonter une caisse de vin et ne voulant pas trébucher sur quelque chose, je ne faisais que regarder où je mettais les pieds. Un frisson me passa dans le dos quand du coin de l'œil, j'ai vu une vieille femme. J'ai déposé la caisse de vin pour lui parler, mais elle a disparu. Je vous raconte ça, car je ne crois pas que vous soyez le genre d'homme à me prendre pour un fou. Croyez-vous que cette taverne est hantée? me demanda-t-il presque en état de panique.

-Voyez-vous, Monsieur, j'ai passé la plus grande partie de ma vie à côtoyer la folie. Un jour, je me suis dit que les fous étaient d'une autre nature que la nôtre. Il faudrait leur donner la parole, mais vous savez tout comme moi que c'est impossible. J'ai essayé de parler pour eux, mais pour ce faire, il faut faire partie d'un club géré par des marchands de fous qui agissent exactement comme ceux qui dans le temps, se livraient à la traite d'esclaves. Aujourd'hui, on parle plutôt de la traite des fous. En fouillant mon passé, bien des souvenirs refont surface: il m'a fallu ouvrir le tombeau de ma mère qui s'est éteinte dans un hôpital psychiatrique après avoir pratiqué, bien malgré elle, le métier de prostituée. Je suis donc un fils de pute! Je me suis retrouvé dans un orphelinat et là encore, on se livrait au commerce de toutes sortes. Plus tard, j'ai réalisé que nous étions tous les esclaves de maîtres invisibles qui portent le nom de multinationales, fusions bancaires, etc. Le monde dans lequel nous vivons maintenant est un monde

virtuel. Essayez de vous représenter « huit cent quatre-vingt-douze milliards »... vous en êtes incapable, tout comme l'esclave était incapable, à l'époque, de se représenter huit cent quatre-vingt-douze dollars.

Ce disant, la porte du sous-sol se referma et le serveur sursauta.

-Il semble que plus personne ne vous attende dans le sous-sol, lui fis-je remarquer. Les « fantômes » ont refermé la porte. Laissez parler ceux qui parlent seuls. Les enfants et les vieillards parlent seuls. L'un nous explique d'où il vient, et l'autre où il va. Entre les deux, il y a nous, avec chacun sa petite histoire. Nous que l'on a laissé blessés et abandonnés sur le champ de bataille par ceux que nous croyions nos frères. Nous qui nous sommes inventé des dieux pour donner un sens à notre existence et lorsque les dieux ont commencé à se prendre au sérieux, nous les avons tués pour nous amuser. Depuis, nous nous comportons comme des orphelins incapables. Nous nous entretenons pour des dieux qui n'existent pas. Il n'y a pas de fantômes dans ton sous-sol. Il n'y a qu'un théâtre d'illusions qui nous présente perpétuellement la même pièce: « TOUT EST FAUX! »

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

La traite des fous
Fils de pute

